

Voltaire

---

# La Prude

Comédie

**TV5MONDE**

La télévision qui aime les livres

# La Prude

Comédie

Apprenez et  
enseignez

le  
français

avec  
TV5MONDE

The advertisement features three individuals: a man in a pink V-neck shirt in the foreground, a man in a grey sweater in the background, and a woman in a teal dress and glasses in the foreground. Behind them is a screenshot of the TV5MONDE website, showing navigation menus for 'AFRIQUE', 'BUSINESS', 'LANGUE FRANÇAISE', and 'PRATIQUE'. A prominent banner on the website reads 'ENSEIGNER LE FRANÇAIS AVEC TV5MONDE'. The background is a light, neutral color.

TV5MONDE, la chaîne qui donne envie  
d'apprendre et enseigner le français

Pour les apprenants : [apprendre.tv5monde.com](http://apprendre.tv5monde.com)  
Pour les enseignants : [enseigner.tv5monde.com](http://enseigner.tv5monde.com)

 [www.facebook.com/tv5mondelanguefrancaise](https://www.facebook.com/tv5mondelanguefrancaise)  EnseignerTV5 et ApprendreTV5

**TV5MONDE**

Voltaire

# La Prude

Comédie

# Avertissement de Beuchot

Cette comédie a été composée en 1740 (voyez les lettres de Voltaire à Frédéric des 26 janvier et 10 mars ; celles du prince, des 26 février, 18 mars, et 15 avril 1740); elle était alors intitulée *la Dévote*. La plus ancienne édition que je connaisse est celle qui fait partie du tome VIII des *Œuvres de Voltaire*, Dresde, 1748-54, dix volumes in-8°. Un *Avertissement*, ajouté dans l'édition de 1752, était ainsi conçu :

« Cette comédie est un peu imitée d'une pièce anglaise intitulée *Plain dealer*. Elle ne paraît pas faite pour le théâtre de France. Les mœurs en sont trop hardies, quoiqu'elles le soient bien moins que dans l'original : il semble que les Anglais prennent trop de liberté, et que les Français n'en prennent pas assez. »

L'édition posthume de Kehl est la première qui contienne l'*Avertissement* suivant.

# Avertissement de l'auteur

Cette pièce est bien moins une traduction qu'une esquisse légère de la fameuse comédie de Wicherley, intitulée *Plain dealer*, « l'Homme au franc procédé ». Cette pièce a encore en Angleterre la même réputation que le *Misanthrope* en France. L'intrigue est infiniment plus compliquée, plus intéressante, plus chargée d'incidents ; la satire y est beaucoup plus forte et plus insultante ; les mœurs y sont d'une telle hardiesse qu'on pourrait placer la scène dans un mauvais lieu attendant un corps de garde. Il semble que les Anglais prennent trop de liberté, et que les Français n'en prennent pas assez.

Wicherley ne fit aucune difficulté de dédier son *Plain dealer* à la plus fameuse appareilleuse de Londres. On peut juger, par la protectrice, du caractère des protégés. La licence du temps de Charles II était aussi débordée que le fanatisme avait été sombre et barbare du temps de l'infortuné Charles I<sup>er</sup>.

Croira-t-on que chez les nations polies les termes de gueuse, de p... de bor..., de rufien, de m..., de v..., et tous leurs accompagnements, sont prodigués dans une comédie où toute une cour très spirituelle allait en foule ?

Croira-t-on que la connaissance la plus approfondie du cœur humain, les peintures les plus vraies et les plus brillantes, les traits d'esprit les plus fins, se trouvent dans le même ouvrage ?

Rien n'est cependant plus vrai. Je ne connais point de comédie chez les anciens ni chez les modernes où il y ait autant d'esprit. Mais c'est une sorte d'esprit qui s'évapore dès qu'il passe chez l'étranger.

Nos bienséances, qui sont quelquefois un peu fades, ne m'ont pas permis d'imiter cette pièce dans toutes ses parties ; il a fallu en retrancher des rôles tout entière.

Je n'ai donc donné ici qu'une très légère idée de la hardiesse anglaise ; et cette imitation, quoique partout voilée de gaze, est encore si forte qu'on n'oserait pas la représenter sur la scène de Paris.

Nous sommes entre deux théâtres bien différents l'un de l'autre : l'espagnol et l'anglais. Dans le premier on représente Jésus-Christ, des possédés et des diables ; dans le second, des cabarets, et quelque chose de pis.

# Prologue

Récité par M. de Voltaire sur le théâtre  
de sceaux, devant madame la duchesse  
du Maine, avant la représentation de la  
comédie de la prude, le 15 décembre 1747.

Ô vous, en tous les temps par Minerve inspirée !  
Des plaisirs de l'esprit protectrice éclairée,  
Vous avez vu finir ce siècle glorieux,  
Ce siècle des talents accordé par les dieux.

Vainement on se dissimule  
Qu'on fait pour l'égaliser des efforts superflus ;  
Favorisez au moins ce faible crépuscule

Du beau jour qui ne brille plus.  
Ranimez les accents des filles de Mémoire,  
De la France à jamais éclairez les esprits ;  
Et lorsque vos enfants combattent pour sa gloire,

Soutenez-la dans nos écrits.  
Vous n'avez point ici de ces pompeux spectacles  
Où les chants et la danse étalent leurs miracles ;  
Daignez-vous abaisser à de moindres sujets :  
L'esprit aime à changer de plaisirs et d'objets.  
Nous possédons bien peu ; c'est ce peu qu'on vous  
donne ;

À peine en nos écrits verrez-vous quelques traits  
D'un comique oublié que Paris abandonne.

Puissent tant de beautés, dont les brillants attraits  
Valent mieux à mon sens que les vers les mieux faits,  
S'amuser avec vous d'une Prude friponne,

Qu'elles n'imiteront jamais !  
On peut bien, sans effronterie,



Aux yeux de la raison jouer la prudence :  
Tout défaut dans les mœurs à Sceaux est combattu :  
Quand on fait devant vous la satire d'un vice,  
C'est un nouvel hommage, un nouveau sacrifice,  
Que l'on présente à la vertu.

# Personnages

**MADAME DORFISE**, veuve.

**MADAME BURLET**, sa cousine.

**COLETTE**, suivante de Dorfise.

**BLANFORD**, capitaine de vaisseau.

**DARMIN**, son ami.

**BARTOLIN**, caissier.

**LE CHEVALIER MONDOR**

**ADINE**, nièce de Darmin, déguisée en jeune Turc.

*La scène est à Marseille.*

# Acte premier

## Scène I

Darmin, Adine.

ADINE, *habillée en Turc.*

Ah ! mon cher oncle ! ah ! quel cruel voyage !  
Que de dangers ! quel étrange équipage !  
Il faut encor cacher sous un turban  
Mon nom, mon cœur, mon sexe, et mon tourment.

DARMIN

Nous arrivons : je te plains ; mais, ma nièce,  
Lorsque ton père est mort consul en Grèce,  
Quand nous étions tous deux après sa mort  
Privés d'amis, de biens, et de support,  
Que ta beauté, tes grâces, ton jeune âge,  
N'étaient pour toi qu'un funeste avantage ;  
Pour comble enfin, quand un maudit bacha  
Si vivement de toi s'amouracha,  
Que faire alors ? Ne fus-tu pas réduite  
À te cacher, te masquer, partir vite ?

ADINE

D'autres dangers sont préparés pour moi.

DARMIN

Ne rougis point, ma nièce, calme-toi :  
Car à la hâte avec nous embarquée,  
Vêtue en homme, en jeune Turc masquée,  
Tu ne pouvais, ma nièce, honnêtement  
Te dépêtrer de cet accoutrement,

Prendre du sexe et l'habit et la mine  
Devant les yeux de vingt gardes-marine,  
Qui tous étaient plus dangereux pour toi  
Qu'un vieux hacha n'ayant ni foi ni loi.  
Mais, par bonheur, tout s'arrange à merveille,  
Et nous voici débarqués dans Marseille,  
Loin des bachas, et près de tes parents,  
Chez des Français, tous fort honnêtes gens.

ADINE

Ah ! Blanford est honnête homme, sans doute ;  
Mais que de maux tant de vertu me coûte !  
Fallait-il donc avec lui revenir ?

DARMIN

Ton défunt père à lui devait t'unir ;  
Et cet hymen, dans ta plus tendre enfance,  
Fit autrefois sa plus douce espérance.

ADINE

Qu'il se trompait !

DARMIN

Blanford à tes beaux yeux  
Rendra justice en te connaissant mieux.  
Peut-il longtemps se coiffer d'une prude,  
Qui de tromper fait son unique étude ?

ADINE

On la dit belle ; il l'aimera toujours ;  
Il est constant.

DARMIN

Bon ! qui l'est en amours ?

ADINE

Je crains Dorfise.

DARMIN

Elle est trop intrigante ;  
Sa pruderie est, dit-on, trop galante ;  
Son cœur est faux, ses propos médisants.  
Ne crains rien d'elle ; on ne trompe qu'un temps.

ADINE

Ce temps est long, ce temps me désespère.  
Dorfise trompe ! et Dorfise a su plaire !

DARMIN

Mais, après tout, Blanford t'est-il si cher ?

ADINE

Oui ; dès ce jour où deux vaisseaux d'Alger  
Si vivement sur les flots l'attaquèrent,  
Ah ! que pour lui tous mes sens se troublèrent !  
Dans mes frayeurs, un sentiment bien doux  
M'intéressait pour lui comme pour vous ;  
Et, courageuse, en devenant si tendre,  
Je souhaitais être homme, et le défendre.  
Songez-vous bien que lui seul me sauva,  
Quand sur les eaux notre vaisseau brûla ?  
Ciel ! que j'aimai ses vertus, son courage,  
Qui dans mon cœur ont gravé son image !

DARMIN

Oui, je conçois qu'un cœur reconnaissant  
Pour la vertu peut avoir du penchant.  
Trente ans à peine, une taille légère,  
Beaux yeux, air noble, oui, sa vertu peut plaire :  
Mais son humeur et son austérité  
Ont-ils pu plaire à ta simplicité ?

ADINE

Mon caractère est sérieux, et j'aime  
Peut-être en lui jusqu'à mes défauts même.

DARMIN

Il hait le monde.

ADINE

Il a, dit-on, raison,

DARMIN

Il est souvent trop confiant, trop bon ;  
Et son humeur gâte encor sa franchise.

ADINE

De ses défauts le plus grand, c'est Dorfise.

DARMIN

Il est trop vrai. Pourquoi donc refuser  
D'ouvrir ses yeux, de les désabuser,  
Et de briller dans ton vrai caractère ?

ADINE

Peut-on briller lorsqu'on ne saurait plaire ?  
Hélas ! du jour que par un sort heureux  
Dessus son bord il nous reçut tous deux,  
J'ai bien tremblé qu'il n'aperçût ma feinte :  
En arrivant, je sens la même crainte.

DARMIN

Je prétendais te découvrir à lui.

ADINE

Gardez-vous-en, ménagez mon ennui ;  
Sacrifiée à Dorfise adorée,  
Dans mon malheur je veux être ignorée ;  
Je ne veux pas qu'il connaisse en ce jour  
Quelle victime il immole à l'amour.

DARMIN

Que veux-tu donc ?

ADINE

Je veux, dès ce soir même,  
Dans un couvent fuir un ingrat que j'aime.

DARMIN

Lorsque si vite on se met en couvent,  
Tout à loisir, ma nièce, on s'en repent.  
Avec le temps tout se fera, te dis-je.  
Un soin plus triste à présent nous afflige ;  
Car dans l'instant où ce Duguay nouveau  
Si noblement fit sauter son vaisseau,  
Je vis sauter ses biens et ma fortune ;  
À tous les deux la misère est commune.  
Et cependant à Marseille arrivés,  
Remplis d'espoir, d'argent comptant privés,  
Il faut chercher un secours nécessaire.  
L'amour n'est pas toujours la seule affaire.

ADINE

Quoi ! lorsqu'on aime, on pourrait faire mieux ?  
Je n'en crois rien.

DARMIN

Le temps ouvre les yeux.  
L'amour, ma nièce, est aveugle à ton âge,  
Non pas au mien. L'amour sans héritage,  
Triste et confus, n'a pas l'art de charmer.  
Il n'appartient qu'aux gens heureux d'aimer.

ADINE

Vous pensez donc que, dans votre détresse,  
Pour vous, mon oncle, il n'est plus de maîtresse,  
Et que d'abord votre veuve Burlet  
En vous voyant vous quittera tout net ?

DARMIN

Mon triste état lui servirait d'excuse.  
Souvent ; hélas ! c'est ainsi qu'on en use.

Mais d'autres soins je suis embarrassé ;  
L'argent me manque, et c'est le plus pressé.



## Scène II

Blanford, Darmin, Adine.

BLANFORD

Bon, de l'argent ! dans le siècle où nous sommes,  
C'est bien cela que l'on obtient des hommes !  
Vive embrassade, et fades compliments,  
Propos joyeux, vains baisers, faux serments,  
J'en ai reçu de cette ville entière ;  
Mais aussitôt qu'on a su ma misère,  
D'auprès de moi la foule a disparu ;  
Voilà le monde.

DARMIN

Il est très corrompu :  
Mais vos amis vous ont cherché peut-être ?

BLANFORD

Oui, des amis ! en as-tu pu connaître ?  
J'en ai cherché ; j'ai vu force fripons  
De tous les rangs, de toutes les façons,  
D'honnêtes gens dont la molle indolence  
Tranquillement nage dans l'opulence,  
Blasés en tout, aussi durs que polis,  
Toujours hors d'eux, ou d'eux seuls tout remplis ;  
Mais des cœurs droits, des âmes élevées,  
Que les destins n'ont jamais captivées,  
Et qui se font un plaisir généreux  
De rechercher un ami malheureux,  
J'en connais peu ; partout le vice abonde.  
Un coffre-fort est le dieu de ce monde ;  
Et je voudrais qu'ainsi que mon vaisseau  
Le genre humain fût abîmé dans l'eau.

DARMIN

Exceptez-nous du moins de la sentence.

ADINE

Le monde est faux, je le crois ; mais je pense  
Qu'il est encore un cœur digne de vous,  
Fier, mais sensible, et ferme, quoique doux,  
De vos destins bravant l'indigne outrage,  
Vous en aimant, s'il se peut, davantage :  
Tendre en ses vœux, et constant dans sa foi.

BLANFORD

Le beau présent ! où le trouver ?

ADINE

Dans moi.

BLANFORD

Dans vous ! allez, jeune homme que vous êtes,  
Suis-je en état d'entendre vos sornettes ?  
Pour plaisanter prenez mieux votre temps.  
Oui, dans ce monde, et parmi les méchants,  
Je sais qu'il est encor des âmes pures  
Qui chériront mes tristes aventures.  
Je suis heureux, dans mon sort abattu ;  
Dorfise au moins sait aimer la vertu.

ADINE

Ainsi, monsieur, c'est de cette Dorfise  
Que pour toujours je vois votre âme éprise ?

BLANFORD

Assurément.

ADINE

Et vous avez trouvé  
En sa conduite un mérite éprouvé ?

BLANFORD

Oui.

DARMIN

Feu mon frère, avant d'aller en Grèce,  
S'il m'en souvient, vous destinait ma nièce.

BLANFORD

Feu votre frère a très mal destiné ;  
J'ai mieux choisi ; je suis déterminé  
Pour la vertu qui, du monde exilée,  
Chez ma Dorfise est ici rappelée.

ADINE

Un tel mérite est rare, il me surprend ;  
Mais son bonheur me semble encor plus grand.

BLANFORD

Ce jeune enfant a du bon, et je l'aime ;  
Il prend parti pour moi contre vous-même.

DARMIN

Pas tant peut-être. Après tout, dites-moi  
Comment Dorfise, avec sa bonne foi,  
Avec ce goût, qui pour vous seul l'attire,  
Depuis un an cessa de vous écrire ?

BLANFORD

Voudriez-vous qu'on m'écrivît par l'air,  
Et que la poste allât en pleine mer ?  
Avant ce temps j'ai vingt fois reçu d'elle  
De gros paquets, mais écrits d'un modèle...  
D'un air si vrai... d'un esprit si sensé...  
Rien d'affecté, d'obscur, d'embarrassé ;  
Point d'esprit faux ; la nature elle-même,  
Le cœur y parle ; et voilà comme on aime.

DARMIN, à Adine.

Vous pâlissez.

BLANFORD, *avec empressement, à Adine.*

Qu'avez-vous ?

ADINE

Moi, monsieur ?

Un mal cruel qui me perce le cœur.

BLANFORD, *à Darmin.*

Le cœur ! quel ton ! une fille à son âge  
Serait plus forte, aurait plus de courage.  
Je l'aime fort, mais je suis étonné  
Qu'à cet excès il soit efféminé.  
Était-il fait pour un pareil voyage ?  
Il craint la mer, les ennemis, l'orage.  
Je l'ai trouvé près d'un miroir assis ;  
Il était né pour aller à Paris  
Nous étaler sur les bancs du théâtre  
Son beau minois, dont il est idolâtre ;  
C'est un Narcisse.

DARMIN

Il en a la beauté.

BLANFORD

Oui, mais il faut en fuir la vanité.

ADINE

Ne craignez rien, ce n'est pas moi que j'aime.  
Je suis plus près de me haïr moi-même ;  
Je n'aime rien qui me ressemble.

BLANFORD

Enfin

C'est à Dorfise à régler mon destin.  
Bien convaincu de sa haute sagesse,  
De l'épouser je lui passai promesse ;  
Je lui laissai mon bien même en partant,  
Joyaux, billets, contrats, argent comptant.

J'ai, grâce au ciel, par ma juste franchise,  
Confié tout à ma chère Dorfise.  
J'ai confié Dorfise et son destin  
À la vertu de monsieur Bartolin.

DARMIN

De Bartolin, le caissier ?

BLANFORD

De lui-même,  
D'un bon ami, qui me chérit, que j'aime.

DARMIN, *d'un ton ironique.*

Ah ! vous avez sans doute bien choisi ;  
Toujours heureux en maîtresse, en ami,  
Point prévenu.

BLANFORD

Sans doute, et leur absence  
Me fait ici sécher d'impatience.

ADINE

Je n'en puis plus, je sors.

BLANFORD

Mais, qu'avez-vous ?

ADINE

De ses malheurs chacun ressent les coups.  
Les miens sont grands ; leurs traits s'appesantissent ;  
Ils cesseront... si les vôtres finissent.

*Elle sort.*

BLANFORD

Je ne sais... mais son chagrin m'a touché.

DARMIN

Il est aimable, il vous est attaché.

BLANFORD

J'ai le cœur bon, et la moindre fortune  
Qui me viendra sera pour lui commune.  
Dès que Dorfise avec sa bonne foi  
M'aura remis l'argent qu'elle a de moi,  
J'en ferai part à votre jeune Adine.  
Je lui voudrais la voix moins féminine,  
Un air plus fait ; mais les soins et le temps  
Forment le cœur et l'air des jeunes gens :  
Il a des mœurs, il est modeste, sage.  
J'ai remarqué toujours, dans le voyage,  
Qu'il rougissait aux propos indécents  
Que sur mon bord tenaient nos jeunes gens.  
Je vous promets de lui servir de père.

DARMIN

Ce n'est pas là pourtant ce qu'il espère.  
Mais allons donc chez Dorfise à l'instant,  
Et recevez d'elle au moins votre argent.

BLANFORD

Bon ! le démon, qui toujours m'accompagne,  
La fait rester encore à la campagne.

DARMIN

Et le caissier ?

BLANFORD

Et le caissier aussi.  
Tous deux viendront, puisque je suis ici.

DARMIN

Vous pensez donc que madame Dorfise  
Vous est toujours très humblement soumise ?

BLANFORD

Et pourquoi non ? si je garde ma foi,  
Elle peut bien en faire autant pour moi.

Je n'ai pas eu, comme vous, la folie  
De courtiser une franche étourdie.

DARMIN

Il se pourra que j'en sois méprisé,  
Et c'est à quoi tout homme est exposé ;  
Et j'avouerai qu'en son humeur badine  
Elle est bien loin de sa sage cousine.

BLANFORD

Mais de son cœur ainsi désemparé,  
Que ferez-vous ?

DARMIN

Moi ? rien : je me tairai.  
En attendant qu'à Marseille se rendent  
Les deux beautés de qui nos cœurs dépendent,  
Fort à propos je vois venir vers nous  
L'ami Mondor.

BLANFORD

Notre ami ! dites-vous ?  
Lui, notre ami ?

DARMIN

Sa tête est fort légère ;  
Mais dans le fond c'est un bon caractère.

BLANFORD

Détrompez-vous, cher Darmin, soyez sûr  
Que l'amitié veut un esprit plus mûr ;  
Allez, les fous n'aiment rien.

DARMIN

Mais le sage

Aime-t-il tant ?... Tirons quelque avantage  
De ce fou-ci. Dans notre cas urgent  
On peut sans honte emprunter son argent.

## Scène III

Blanford, Darmin, le chevalier Mondor.

LE CHEVALIER MONDOR

Bonjour, très cher, vous voilà donc en vie ?  
C'est fort bien fait, j'en ai l'âme ravie.  
Bonjour : dis-moi, quel est ce bel enfant  
Que j'ai vu là dans cet appartement ?  
D'où vous vient-il ? était-il du voyage ?  
Est-il Grec, Turc ? est-il ton fils, ton page ?  
Qu'en faites-vous ? Où soupez-vous ce soir ?  
À quels appas jetez-vous le mouchoir ?  
N'allez-vous pas vite en poste à Versailles  
Faire aux commis des récits de batailles ?  
Dans ce pays avez-vous un patron ?

BLANFORD

Non.

LE CHEVALIER MONDOR

Quoi ! tu n'as jamais fait ta cour ?

BLANFORD

Non.

J'ai fait ma cour sur mer ; et mes services  
Sont mes patrons, sont mes seuls artifices ;  
Dans l'antichambre on ne m'a jamais vu.

LE CHEVALIER MONDOR

Tu n'as aussi jamais rien obtenu.

BLANFORD

Rien demandé. J'attends que l'œil du maître  
Sache en son temps tout voir, tout reconnaître.

LE CHEVALIER MONDOR

Va, dans son temps ces nobles sentiments  
À l'hôpital mènent tout droit les gens.



DARMIN

Nous en sommes fort près ; et notre gloire  
N'a pas le sou.

LE CHEVALIER MONDOR

Je suis prêt à t'en croire.

DARMIN

Cher chevalier, il te faut avouer...

LE CHEVALIER MONDOR

En quatre mots je dois vous confier...

DARMIN

Que notre ami vient de faire une perte...

LE CHEVALIER MONDOR

Que j'ai, mon cher, fait une découverte...

DARMIN

De tout le bien...

LE CHEVALIER MONDOR

D'une honnête beauté...

DARMIN

Que sur la mer...

LE CHEVALIER MONDOR

À qui sans vanité...

DARMIN

Il rapportait...

LE CHEVALIER MONDOR

Après bien du mystère...

DARMIN

Dans son vaisseau.

LE CHEVALIER MONDOR

J'ai le bonheur de plaire.

DARMIN

C'est un malheur.

LE CHEVALIER MONDOR

C'est un plaisir bien vif

De subjuguier ce scrupule excessif,  
Cette pudeur et si fière et si pure,  
Ce précepteur qui gronde la nature.  
J'avais du goût pour la dame Burlet,  
Pour sa gaîté, son air brusque et follet ;  
Mais c'est un goût plus léger qu'elle-même.

DARMIN

J'en suis ravi.

LE CHEVALIER MONDOR

C'est la prude que j'aime.

Encouragé par la difficulté,  
J'ai présenté la pomme à la fierté.

DARMIN

La prude enfin, dont votre âme est éprise,  
Cette beauté si fière ?...

LE CHEVALIER MONDOR

C'est Dorfise.

BLANFORD, *en riant*.

Dorfise... ah !... bon. Sais-tu bien devant qui  
Tu parles là ?

LE CHEVALIER MONDOR

Devant toi, mon ami.

BLANFORD

Va, j'ai pitié de ton extravagance ;  
Cette beauté n'aura plus l'indulgence,

Je t'en réponds, de recevoir chez soi  
Des chevaliers éventés comme toi.

LE CHEVALIER MONDOR

Si fait, mon cher : la femme la moins folle  
Ne se plaint point lorsqu'un fou la cajole.

BLANFORD

Cajolez moins, mon très cher ; apprenez  
Qu'à ses vertus mes jours sont destinés,  
Qu'elle est à moi, que sa juste tendresse  
De m'épouser m'avait passé promesse,  
Qu'elle m'attend pour m'unir à son sort.

LE CHEVALIER MONDOR, *en riant.*

Le beau billet qu'a là l'ami Blanford ?

*À Darmin.*

Il a, dis-tu, besoin, dans sa détresse,  
D'autres billets payables en espèce.  
Tiens, cher Darmin.

*Il veut lui donner un portefeuille.*

BLANFORD, *l'arrêtant.*

Non, gardez-vous-en bien.

DARMIN

Quoi ! vous voulez ?...

BLANFORD

De lui je ne veux rien.

Quand d'emprunter on fait la grâce insigne,  
C'est à quelqu'un qu'on daigne en croire digne ;  
C'est d'un ami qu'on emprunte l'argent.

LE CHEVALIER MONDOR

Ne suis-je pas ton ami ?

## BLANFORD

Non, vraiment.  
Plaisant ami, dont la frivole flamme,  
S'il se pouvait, m'enlèverait ma femme ;  
Qui, dès ce soir, avec vingt fainéants,  
Va s'égayer à table à mes dépens !  
Je les connais ces beaux amis du monde.

## LE CHEVALIER MONDOR

Ce monde-là, que ton rare esprit fronde,  
Crois-moi, vaut mieux que ta mauvaise humeur.  
Adieu. Je vais du meilleur de mon cœur  
Dans le moment chez la belle Dorfise  
Aux grands éclats rire de ta sottise.

*Il veut s'en aller.*

## BLANFORD, l'arrêtant.

Que dis-tu là ?... mon cher Darmin ! comment ? Elle est  
ici, Dorfise ?

## LE CHEVALIER MONDOR

Assurément.

## BLANFORD

Ô juste ciel !

## LE CHEVALIER MONDOR

Eh bien ! quelle merveille ?

## BLANFORD

Dans sa maison ?

## LE CHEVALIER MONDOR

Oui, te dis-je, à Marseille.

Je l'ai trouvée à l'instant qui rentrait,  
Et qui des champs avec hâte accourait.

BLANFORD, à part.

Pour me revoir ! ô ciel ! je te rends grâce ;  
À ce seul trait tout mon malheur s'efface.  
Entrons chez elle.

LE CHEVALIER MONDOR

Entrons, c'est fort bien dit ;  
Car plus on est de fous, et plus on rit.

BLANFORD. Il va à la porte.

Heurtons.

LE CHEVALIER MONDOR

Frappons.

COLETTE, en dedans de la maison.

Qui va là ?

BLANFORD

Moi.

LE CHEVALIER MONDOR

Moi-même.

## Scène IV

Blanford, Darmin, Colette, le chevalier Mondor.

COLETTE, *sortant de la maison.*

Blanford ! Darmin ! quelle surprise extrême !  
Monsieur !

BLANFORD

Colette !

COLETTE

Hélas ! je vous ai cru

Noyé cent fois. Soyez le bienvenu.

BLANFORD

Le juste ciel, propice à ma tendresse,  
M'a conservé pour revoir ta maîtresse.

COLETTE

Elle sortait tout à l'instant d'ici.

DARMIN

Et sa cousine ?

COLETTE

Et sa cousine aussi.

BLANFORD

Eh ! mais de grâce, où donc est-elle allée ?  
Où la trouver ?

COLETTE, *faisant une révérence de prude.*

Elle est à l'assemblée.

BLANFORD

Quelle assemblée ?

COLETTE

Eh ! vous ne savez rien ?

Apprenez donc que vingt femmes de bien  
Sont dans Marseille étroitement unies  
Pour corriger nos jeunes étourdies,  
Pour réformer tout le train d'aujourd'hui,  
Mettre à sa place un noble et digne ennui,  
Et hautement, par de sages cabales,  
De leur prochain réprimer les scandales ;  
Et Dorfise est en tête du parti.

BLANFORD, à Darmin.

Mais comment donc un si grand étourdi  
Est-il souffert d'une beauté sévère ?

DARMIN

Chez une prude un étourdi peut plaire.

BLANFORD

De l'assemblée où va-t-elle ?

COLETTE

On ne sait ;

Faire du bien sourdement.

BLANFORD

En secret !

C'est là le comble. Eh ! puis-je en sa demeure  
Pour lui parler avoir aussi mon heure ?

LE CHEVALIER MONDOR

Va, c'est à moi qu'il le faut demander ;  
Sans risquer rien je puis te l'accorder.  
Tu la verras tout comme à l'ordinaire.

BLANFORD

Respectez-la ; c'est ce qu'il vous faut faire,  
Et gardez-vous de la désapprouver.

## DARMIN

Et sa cousine, où peut-on la trouver ?  
On m'avait dit qu'elles vivaient ensemble.

## COLETTE

Oui, mais leur goût rarement les assemble.  
Et la cousine avec dix jeunes gens,  
Et dix beautés, se donne du bon temps,  
Et d'une table et propre et bien servie  
Presque toujours vole à la comédie.  
Ensuite on danse, ou l'on se met au jeu ;  
Toujours chez elle et grand-chère et beau feu,  
De longs soupers et des chansons nouvelles,  
Et des bons mots, encor plus plaisants qu'elles ;  
Glaces, liqueurs, vins vieux, gris, rouges, blancs,  
Amas nouveaux de boîtes, de rubans,  
Magots de Saxe, et riches bagatelles,  
Qu'Hébert invente à Paris pour les belles :  
Le jour, la nuit, cent plaisirs renaissants,  
Et de médire à peine a-t-on le temps.

## LE CHEVALIER MONDOR

Oui, notre ami, c'est ainsi qu'il faut vivre.

## DARMIN

Mais pour la voir où faudra-t-il la suivre ?

## COLETTE

Partout, monsieur, car du matin au soir,  
Dès qu'elle sort, elle court, veut tout voir.  
Il lui faudrait que le ciel par miracle  
Exprès pour elle assemblât un spectacle,  
Jeu, bal, toilette, et musique, et soupé ;  
Son cœur toujours est de tout occupé.  
Vous la verrez, et sa joyeuse troupe,  
Fort tard chez elle, et vers l'heure où l'on soupe.



BLANFORD

Si vous l'aimez, après ce que j'entends,  
Moins qu'elle encor vous avez de bon sens.  
Peut-on chérir ce bruyant assemblage  
De tous les goûts qu'eut le sexe en partage ?  
Il vous sied bien, dans vos tristes soupirs,  
De suivre en pleurs le char de ses plaisirs,  
Et d'étaler les regrets d'une dupe  
Qu'un fol amour dans sa misère occupe.

DARMIN

Je crois encor, dussé-je être en erreur,  
Qu'on peut unir les plaisirs et l'honneur ;  
Je crois aussi, soit dit sans vous déplaire,  
Que femme prude, en sa vertu sévère,  
Peut en public faire beaucoup de bien,  
Mais en secret souvent ne valoir rien.

BLANFORD

Eh bien ! tantôt nous viendrons l'un et l'autre,  
Et vous verrez mon choix, et moi, le vôtre.

LE CHEVALIER MONDOR

Oui, revenez, et vous verrez, ma foi,  
La place prise.

BLANFORD

Et par qui donc ?

LE CHEVALIER MONDOR

Par moi.

BLANFORD

Par toi !

LE CHEVALIER MONDOR

J'ai mis à profit ton absence,  
Et je n'ai pas à craindre ta présence.  
Va, tu verras... Adieu.

## Scène V

Blanford, Darmin.

BLANFORD

Çà, pensez-vous  
Que d'un tel homme on puisse être jaloux ?

DARMIN

Le ridicule et la bonne fortune  
Vont bien ensemble, et la chose est commune.

BLANFORD

Quoi ! vous pensez...

DARMIN

Oui, ces femmes de bien  
Aiment parfois les grands diseurs de rien.  
Mais permettez que j'aïlle un peu moi-même  
Chercher mon sort, et savoir si l'on m'aime.

*Il sort.*

BLANFORD

Oui, hâtez-vous d'être congédié.  
Hom ! le pauvre homme ! il me fait grand-pitié.  
Que je te loue, ô destin favorable,  
Qui me fais prendre une femme estimable !  
Que dans mes maux je bénis mon retour !  
Que ma raison augmente mon amour !  
Oh ! je fuirai, je l'ai mis dans ma tête,  
Le monde entier pour une femme honnête,  
C'est trop longtemps courir, craindre, espérer :  
Voilà le port où je veux demeurer.  
Près d'un tel bien qu'est-ce que tout le reste ?  
Le monde est fou, ridicule, ou funeste ;

Ai-je grand tort d'en être l'ennemi ?  
Non, dans ce monde il n'est pas un ami ;  
Personne au fond à nous ne s'intéresse ;  
On est aimé, mais c'est de sa maîtresse :  
Tout le secret est de savoir choisir.  
Une coquette est un vrai monstre à fuir :  
Mais une femme, et tendre, et belle, et sage  
De la nature est le plus digne ouvrage.

# Acte deuxième

## Scène I

Dorfise, madame Burlet, le chevalier Mondor.

DORFISE

Adoucissez, monsieur le chevalier,  
De vos discours l'excès trop familier :  
La pureté de mes chastes oreilles  
Ne peut souffrir des libertés pareilles.

LE CHEVALIER MONDOR, *en riant.*

Vous les aimez pourtant ces libertés ;  
Vous me grondez, mais vous les écoutez ;  
Et vous n'avez, comme je puis comprendre,  
Cheveux si courts que pour les mieux entendre.

DORFISE

Encore !

MADAME BURLET

Eh bien ! je suis de son côté ;  
Vous affectez trop de sévérité.  
La liberté n'est pas toujours licence.  
On peut, je crois, entendre avec décence  
De la gaîté les innocents éclats,  
Ou bien sembler ne les entendre pas :  
Votre vertu, toujours un peu farouche,  
Veut nous fermer et l'oreille et la bouche.

DORFISE

Oui, l'une et l'autre ; et fermez, croyez-moi,  
Votre maison à tous ceux que j'y vois.  
Je vous l'ai dit, ils vous perdront, cousine :

Comment souffrir leur troupe libertine !  
Le beau Cléon qui, brillant sans esprit,  
Rit des bons mots qu'il prétend avoir dit ;  
Damon, qui fait, pour vingt beautés qu'il aime,  
Vingt madrigaux plus fades que lui-même ;  
Et ce robin parlant toujours de lui ;  
Et ce pédant portant partout l'ennui ;  
Et mon cousin, qui... ?

#### LE CHEVALIER MONDOR

C'en est trop, madame :

Chacun son tour ; et si votre belle âme  
Parle du monde avec tant de bonté,  
J'aurai du moins autant de charité.  
Je veux ici vous tracer de mon style  
En quatre mots un portrait de la ville,  
À commencer par...

#### DORFISE

Ah ! n'en faites rien ;

Il n'appartient qu'aux personnes de bien  
De châtier, de gourmander le vice :  
C'est à mes yeux une horrible injustice  
Qu'un libertin satirise aujourd'hui  
D'autres mondains moins vicieux que lui.  
Lorsque j'en veux à l'humaine nature,  
C'est zèle, honneur, et vertu toute pure,  
Dégoût du monde. Ah Dieu ! que je le hais,  
Ce monde infâme !

#### MADAME BURLET

Il a quelques attraits.

#### DORFISE

Pour vous, hélas ! et pour votre ruine.

#### MADAME BURLET

N'en a-t-il point un peu pour vous, cousine ?  
Haïssez-vous ce monde ?

DORFISE

Horriblement.

LE CHEVALIER MONDOR

Tous les plaisirs ?

DORFISE

Épouvantablement.

MADAME BURLET

Le jeu ? le bal ?

LE CHEVALIER MONDOR

La musique ? la table ?

DORFISE

Ce sont, ma chère, inventions du diable.

MADAME BURLET

Mais la parure, et les ajustements ?

Vous m'avouerez...

DORFISE

Ah ! quels vains ornements !

Si vous saviez à quel point je regrette  
Tous les instants perdus à ma toilette !  
Je fuis toujours le plaisir de me voir ;  
Mon œil blessé craint l'aspect d'un miroir.

MADAME BURLET

Mais cependant, ma sévère Dorfise,  
Vous me semblez bien coiffée et bien mise.

DORFISE

Bien ?

LE CHEVALIER MONDOR

Du grand bien.

DORFISE

Avec simplicité.

LE CHEVALIER MONDOR

Mais avec goût.

MADAME BURLET

Votre sage beauté,  
Quoi qu'elle en dise, est fort aise de plaire.

DORFISE

Moi ? juste ciel !

MADAME BURLET

Parle-moi sans mystère.  
Je crois, ma foi, que ta sévérité  
A quelque goût pour ce jeune éventé.  
Il n'est pas mal fait.

*En montrant Mondor.*

LE CHEVALIER MONDOR

Ah !

MADAME BURLET

C'est un jeune homme  
Fort beau, fort riche.

LE CHEVALIER MONDOR

Ah !

DORFISE

Ce discours m'assomme.  
Vous proposez l'abomination.  
Un beau jeune homme est mon aversion :  
Un beau jeune homme ! ah ! si !

LE CHEVALIER MONDOR

Ma foi, madame,  
Pour vous et moi j'en suis fâché dans l'âme.

Mais ce Blanford, qui revient sans vaisseau,  
Est-il si riche, et si jeune, et si beau ?

DORFISE

Il est ici ? quoi ! Blanford ?

LE CHEVALIER MONDOR

Oui, sans doute.

COLETTE, *en entrant avec précipitation.*

Hélas ! je viens pour vous apprendre...

DORFISE, *à Colette, à l'oreille.*

Écoute.

MADAME BURLET

Comment ?

DORFISE, *au chevalier Mondor.*

Depuis qu'il prit de moi congé,  
De ses défauts je l'ai cru corrigé ;  
Je l'ai cru mort.

LE CHEVALIER MONDOR

Il vit ; et le corsaire  
Veut me couler à fond, et croit vous plaire.

DORFISE, *en se retournant vers Colette.*

Colette, hélas !

COLETTE

Hélas !

DORFISE

Ah ! chevalier,  
Pourriez-vous point sur mer le renvoyer ?

LE CHEVALIER MONDOR

De tout mon cœur.



MADAME BURLET

Sait-on quelque nouvelle  
De ce Darmin, son ami si fidèle ?  
Viendra-t-il point ?

LE CHEVALIER MONDOR

Il est venu ; Blanford  
L'a raccroché dans je ne sais quel port.  
Ils ont sur mer donné, je crois, bataille,  
Et sont ici n'ayant ni sou ni maille ;  
Mais avec lui Blanford a ramené  
Un petit Grec plus joli, mieux tourné...

DORFISE

Eh ! oui, vraiment. Je pense tout à l'heure  
Que je l'ai vu tout près de ma demeure ;  
De grands yeux noirs ?

LE CHEVALIER MONDOR

Oui.

DORFISE

Doux, tendres, touchants ?  
Un teint de rose ?

LE CHEVALIER MONDOR

Oui.

DORFISE, *en s'animant un peu plus.*

Des cheveux, des dents ?...  
L'air noble, fin ?

LE CHEVALIER MONDOR

C'est une créature  
Qu'à son plaisir façonna la nature.

DORFISE

S'il a des mœurs, s'il est sage, bien né,  
Je veux par vous qu'il me soit amené...  
Quoiqu'il soit jeune.

MADAME BURLET

Et moi, je veux sur l'heure  
Que de Darmin l'on cherche la demeure.  
Allez, La Fleur, trouvez-le ; et lui portez  
Trois cents louis, que je crois bien comptés ;  
*Elle donne une bourse à La Fleur, qui est derrière elle.*

Et qu'à souper Blanford et lui se rendent.  
Depuis longtemps tous nos amis l'attendent.  
Et moi plus qu'eux. Je n'ai jamais connu  
De naturel plus doux, plus ingénu :  
J'aime surtout sa complaisance aimable,  
Et sa vertu liante et sociable.

DORFISE

Eh bien ! Blanford n'est pas de cette humeur ;  
Il est si sérieux !

LE CHEVALIER MONDOR

Si plein d'aigreur !

DORFISE

Oui, si jaloux...

LE CHEVALIER MONDOR,  
*interrompant brusquement.*

Caustique.

DORFISE

Il est...

LE CHEVALIER MONDOR

Sans doute.

DORFISE

Laissez-moi donc parler ; il est...

LE CHEVALIER MONDOR

J'écoute.

DORFISE

Il est enfin fort dangereux pour moi.

MADAME BURLET

On dit qu'il a très bien servi le roi,  
Qu'il s'est sur mer distingué dans la guerre.

DORFISE

Oui ; mais qu'il est incommode sur terre !

LE CHEVALIER MONDOR

Il est encore...

DORFISE

Oui.

LE CHEVALIER MONDOR

Ces marins d'ailleurs.

Ont presque tous de si vilaines mœurs !

DORFISE

Oui.

MADAME BURLET

Mais on dit qu'autrefois vos promesses  
De quelque espoir ont flatté ses tendresses ?

DORFISE

Depuis ce temps j'ai, par excès d'ennui,  
Quitté le monde, à commencer par lui :  
Le monde et lui me rendent si craintive !

## Scène II

Dorfise, madame Burlet, le  
chevalier Mondor, Colette.

COLETTE

Madame !

DORFISE

Eh bien ?

COLETTE

Monsieur Blanford arrive.

DORFISE

Ciel !

MADAME BURLET

Darmin est avec lui !

COLETTE

Madame, oui.

MADAME BURLET

J'en ai le cœur tout à fait réjoui.

DORFISE

Et moi, je sens une douleur profonde ;  
Je me retire, et je veux fuir le monde.

LE CHEVALIER MONDOR

Avec moi donc ?

DORFISE

Non, s'il vous plaît, sans vous.

*Elle sort.*

## Scène III

Madame Burlet, Blanford, Darmin,  
le chevalier Mondor, Adine.

DARMIN, à Mme Burlet.

Madame, enfin, souffrez qu'à vos genoux...

MADAME BURLET,  
courant au-devant de Darmin.

Mon cher Darmin, venez ; j'ai fait partie  
D'aller au bal après la comédie ;  
Nous causerons ; mon carrosse est là-bas.

À Blanford.

Et vous, rigris, y viendrez-vous ?

BLANFORD

Non pas.

Je viens ici pour chose sérieuse.  
Allez, courez, troupe folle et joyeuse,  
Faites semblant d'avoir bien du plaisir,  
Fatiguez bien votre inquiet loisir.

Au jeune Adine.

Et nous, jeune homme, allons trouver Dorfise.

*Mme Burlet sort avec le chevalier et Darmin, qui  
lui donnent chacun la main, et Blanford continue.*

## Scène IV

Blanford, Adine, Colette.

BLANFORD

Voyons une âme au seul devoir soumise,  
Qui pour moi seul, par un sage retour,  
Renonce au monde en faveur de l'amour,  
Et qui sait joindre à cette ardeur flatteuse  
Une vertu modeste et scrupuleuse.  
Méritez bien de lui plaire.

ADINE

Avec soin

De sa vertu je veux être témoin ;  
En la voyant je puis beaucoup m'instruire.

BLANFORD

C'est très bien dit ; je prétends vous conduire.  
En vous voyant du monde abandonné,  
Je trouve un fils que le sort m'a donné.  
Sans vous aimer on ne peut vous connaître.  
Vous êtes né trop flexible peut-être ;  
Rien ne sera plus utile pour vous  
Que de hanter un esprit sage et doux,  
Dont le commerce en votre âme affermisse  
L'honnêteté, l'amour de la justice,  
Sans vous ôter certain charme flatteur,  
Que je sens bien qui manque à mon humeur.  
Une beauté qui n'a rien de frivole  
Est pour votre âge une excellente école ;  
L'esprit s'y forme, on y règle son cœur ;  
Sa maison est le temple de l'honneur.

ADINE

Eh bien ! allons avec vous dans ce temple ;  
Mais je suivrai bien mal son rare exemple,  
Soyez-en sûr.

BLANFORD

Et pourquoi ?

ADINE

J'aurais pu

Après de vous mieux goûter la vertu ;  
Quoique la forme en soit un peu sévère,  
Le fond m'en charme, et vous m'avez su plaire ;  
Mais pour Dorfise...

BLANFORD, *en allant à la porte de Dorfise.*

Ah ! c'est trop se flatter

Que de vouloir tout d'un coup l'imiter ;  
Mais croyez-moi, si l'honneur vous domine,  
Voyez Dorfise, et fuyez sa cousine.

*Il veut entrer.*

COLETTE, *sortant de la  
maison, et refermant la porte.*

*Il heurte.*

On n'entre point, monsieur.

BLANFORD

Moi !

COLETTE

Non.

BLANFORD

Comment ?

Moi, refusé ?

COLETTE

Dans son appartement  
Pour quelque temps madame est en retraite.

BLANFORD

J'admire fort cette vertu parfaite ;  
Mais j'entrerais.

COLETTE

Mais, monsieur, écoutez.

BLANFORD

Sans écouter, entrons vite.

*Il entre.*

COLETTE

Arrêtez.

ADINE

Hélas ! suivons, et voyons quelle issue  
Aura pour moi cette étrange entrevue.



## Scène V

COLETTE

Il va la voir, il va découvrir tout.  
Je meurs de peur ; ma maîtresse est à bout.  
Ah ! ma maîtresse ! avoir eu le courage  
De stipuler ce secret mariage ;  
De vous donner au caissier Bartolin !  
Eh ! que dira notre public malin ?  
Oh ! que la femme est d'une étrange espèce !  
Et l'homme aussi... Quel excès de faiblesse !  
Madame est folle, avec son air malin ;  
Elle se trompe, et trompe son prochain,  
Passe son temps, après mille méprises,  
À réparer avec art ses sottises.  
Le goût l'emporte ; et puis on voudrait bien  
Ménager tout, et l'on ne garde rien.  
Maudit retour et maudite aventure !  
Comment Blanford prendra-t-il son injure ?  
Dans la maison voici donc trois maris ;  
Deux sont promis, et l'autre est, je crois, pris :  
Femme en tel cas ne sait auquel entendre.

## Scène VI

Dorfise, Colette.

COLETTE

Madame, eh bien ! quel parti faut-il prendre ?

DORFISE

Va, ne crains rien ; on sait l'art d'éblouir,  
De différer pour se faire chérir.  
L'homme se mène aisément ; ses faiblesses  
Font notre force, et servent nos adresses.  
On s'est tiré de pas plus dangereux.  
J'ai fait finir cet entretien fâcheux.  
Adroitement je fais à la campagne  
Courir notre homme (et le ciel l'accompagne !)  
Chez Bartolin son ancien confident,  
Qui pourra bien lui compter quelque argent.  
J'aurai du temps, il suffit.

COLETTE

Ah ! le diable

Vous fit signer ce contrat détestable !  
Qui ? vous, madame, avoir un Bartolin !

DORFISE

Eh ! mon enfant ! le diable est bien malin.  
Ce gros caissier m'a tant persécutée !  
Le cœur se gagne ; on tente, on est tentée.  
Tu sais qu'un jour on nous dit que Blanford  
Ne viendrait plus.

COLETTE

Parce qu'il était mort.

DORFISE

Je me voyais sans appui, sans richesse,  
Faible surtout ; car tout vient de faiblesse.

L'étoile est forte, et c'est souvent le lot  
De la beauté d'épouser un magot.  
Mon cœur était à des épreuves rudes.

COLETTE

Il est des temps dangereux pour les prudes.  
Mais à l'amour devant sacrifier,  
Vous auriez dû prendre le chevalier :  
Il est joli.

DORFISE

Je voulais du mystère :  
Je n'aime pas d'ailleurs son caractère ;  
Je le ménage ; il est mon complaisant,  
Mon émissaire ; et c'est lui qui répand,  
Par son babil et sa folie utile,  
Les bruits qu'il faut qu'on sème par la ville.

COLETTE

Mais Bartolin est si vilain !

DORFISE

Oui, mais...

COLETTE

Et son esprit n'a guère plus d'attraits.

DORFISE

Oui, mais...

COLETTE

Quoi, mais ?

DORFISE

Le destin, le caprice,  
Mon triste état, quelque peu d'avarice,  
L'occasion, je... je me résignai,

Je devins folle ; en un mot, je signai.  
Du bon Blanford je gardais la cassette.  
D'un peu d'argent mon amitié discrète  
Fit quelques dons par charité pour lui.  
Eh ! qui croyait que Blanford aujourd'hui,  
Après deux ans, gardant sa vieille flamme,  
Viendrait chercher sa cassette et sa femme ?

COLETTE

Chacun disait ici qu'il était mort :  
Il ne l'est point : lui seul est dans son tort.

DORFISE, *reprenant l'air de prude.*

Ah ! puisqu'il vit, je lui rendrai sans peine  
Tous ses bijoux ; hélas ! qu'il les reprenne :  
Mais Bartolin, qui les croyait à moi,  
Me les garda, les prit de bonne foi,  
Les croit à lui, les conserve, les aime,  
En est jaloux autant que de moi-même ?

COLETTE

Je le crois bien.

DORFISE

Maris, vertu, bijoux,  
J'ai dans l'esprit de vous accorder tous.

## Scène VII

Le chevalier Mondor, Adine, Dorfise.

LE CHEVALIER MONDOR

Chasserons-nous ce rival plein de gloire,  
Qui me méprise, et s'en fait tant accroire ?

ADINE, arrivant dans le fond à pas lents,  
tandis que le chevalier entrait brusquement.

Écoutons bien.

LE CHEVALIER MONDOR

Il faut me rendre heureux,

Il faut punir son air avantageux.  
Je suis à vous ; avec plaisir je laisse  
Au vieux Darmin sa petite-maîtresse.  
À le troubler on n'a que de l'ennui ;  
On perd sa peine à se moquer de lui.  
C'est ce Blanford, c'est sa vertu sévère,  
Sa gravité, qu'il faut qu'on désespère.  
Il croit qu'on doit ne lui refuser rien  
Par la raison qu'il est homme de bien.  
Ces gens de bien me mettent à la gêne.  
Ils vous feront périr d'ennui, ma reine.

DORFISE, d'un air modeste et  
sévère, après avoir regardé Adine.

Vous vous moquez ! j'ai pour monsieur Blanford  
Un vrai respect, et je l'estime fort.

LE CHEVALIER MONDOR

Il est de ceux qu'on estime et qu'on berne ;  
Est-il pas vrai ?

ADINE, à part.

Que ceci me consterne !

Elle est constante ; elle a de la vertu :  
Tout me confond ; elle aime : ah ! qui l'eût cru ?

DORFISE

Que dit-il là ?

ADINE, à part.

Quoi ! Dorfise est fidèle ;  
Et pour combler mon malheur, elle est belle !

DORFISE, au chevalier, après avoir regardé Adine.  
Il dit que je suis belle.

LE CHEVALIER MONDOR

Il n'a pas tort ;

Mais il commence à m'importuner fort.  
Allez, l'enfant, j'ai des secrets à dire  
À cette dame.

ADINE

Hélas ! je me retire.

DORFISE

Au chevalier. À Adine.

Vous vous moquez. Restez, restez ici.

Au chevalier.

Osez-vous bien le renvoyer ainsi ?

À Adine.

Approchez-vous : peu s'en faut qu'il ne pleure :  
L'aimable enfant ! je prétends qu'il demeure.  
Avec Blanford il est chez moi venu ;  
Dès ce moment son naturel m'a plu.

LE CHEVALIER MONDOR

Eh ! laissez là son naturel, madame.  
De ce Blanford vous haïssez la flamme ;  
Vous m'avez dit qu'il est brutal, jaloux.

DORFISE, fièrement.

À Adine.

Je n'ai rien dit. Ça, quel âge avez-vous ?

ADINE

J'ai dix-huit ans.

DORFISE

Cette tendre jeunesse

A grand besoin du frein de la sagesse.  
L'exemple entraîne, et le vice est charmant ;  
L'occasion s'offre si fréquemment !  
Un seul coup d'œil perd de si belles âmes !  
Défiez-vous de vous-même, et des femmes ;  
Prenez bien garde au souffle empoisonneur  
Qui des vertus flétrit l'aimable fleur.

LE CHEVALIER MONDOR

Que sa fleur soit ou ne soit pas flétrie,  
Mêlez-vous moins de sa fleur, je vous prie,  
Et m'écoutez.

DORFISE

Mon Dieu, point de courroux ;  
Son innocence a des charmes si doux !

LE CHEVALIER MONDOR

C'est un enfant.

DORFISE, s'approchant d'Adine.

Çà, dites-moi, jeune homme,  
D'où vous venez, et comment on vous nomme.

ADINE

J'ai nom Adine ; en Grèce je suis né ;  
Avec Darmin Blanford m'a ramené.

DORFISE

Qu'il a bien fait !

LE CHEVALIER MONDOR

Quelle humeur curieuse !  
Quoi ! je vous peins mon ardeur amoureuse,

Et vous parlez encore à cet enfant !  
Vous m'oubliez pour lui.

DORFISE, **doucement**.

Paix, imprudent.



## Scène VIII

Dorfise, le chevalier Mondor, Adine, Colette.

COLETTE

Madame !

DORFISE

Eh bien ?

COLETTE

Vous êtes attendue

À l'assemblée.

DORFISE

Oui, j'y serai rendue

Dans peu de temps.

LE CHEVALIER MONDOR

Quel message ennuyeux !

Quand nous serons assemblés tous les deux,  
Nous casserons pour jamais, je vous prie,  
Ces rendez-vous de fade pruderie,  
Ces comités, ces conspirations  
Contre les goûts, contre les passions.  
Il vous sied mal, jeune encor, belle, et fraîche,  
D'aller crier d'un ton de pigrièche  
Contre les ris, les jeux, et les amours,  
De blasphémer ces dieux de vos beaux jours,  
Dans des réduits peuplés de vieilles ombres,  
Que vous voyez dans leurs cabales sombres  
Se lamenter, sans gosier et sans dents,  
Dans leurs tombeaux, des plaisirs des vivants.  
Je vais, je vais de ces sempiternelles  
Tout de ce pas égayer les cervelles,  
Et leur donnant à tous leurs paquets,  
Par cent bons mots étouffer leur caquet.

DORFISE

Gardez-vous bien d'aller me compromettre :  
Cher chevalier, je ne puis le permettre.  
N'allez point-là.

LE CHEVALIER MONDOR

Mais j'y cours à l'instant  
Vous annoncer.

*Il sort.*

DORFISE

Ah ! quel extravagant !

*Au jeune Adine.*

Allez, mon fils, gardez-vous, à votre âge,  
D'un pareil fou ; soyez discret et sage.  
Mes compliments à Blanford... L'œil touchant !

ADINE, *se retournant.*

Quoi ?

DORFISE

Le beau teint ! l'air ingénu, charmant !  
Et vertueux !... Je veux que, par la suite,  
Dans mon loisir vous me rendiez visite.

ADINE

Je vous ferai ma cour assidûment.  
Adieu, madame.

DORFISE

Adieu, mon bel enfant.

ADINE

Hélas ! J'éprouve un embarras extrême.  
Le trahit-on ? je l'ignore ; mais j'aime.

## Scène IX

Dorfise, Colette.

DORFISE, *revenant, conduisant  
de l'œil Adine, qui la regarde.*

J'aime, dit-il ; quel mot ! Ce beau garçon  
Déjà pour moi sent de la passion ?  
Il parle seul, me regarde, s'arrête ;  
Et je crains fort d'avoir tourné sa tête.

COLETTE

Avec tendresse il lorgne vos appas.

DORFISE

Est-ce ma faute ! ah ! je n'y consens pas.

COLETTE

Je le crois bien, le péril est trop proche :  
Du bon Blanford je crains pour vous l'approche ;  
Je crains surtout le courroux impoli  
De Bartolin.

DORFISE, *en soupirant.*

Que ce Turc est joli !  
Le crois-tu Turc ? crois-tu qu'un infidèle  
Ait l'air si doux, la figure si belle ?  
Je crois, pour moi, qu'il se convertira.

COLETTE

Je crois, pour moi, que dès qu'on apprendra  
Qu'à Bartolin vous êtes mariée,  
Votre vertu sera fort décriée ;  
Ce petit Turc de peu vous servira.  
Terriblement Blanford éclatera.

DORFISE

Va, ne crains rien.

COLETTE

J'ai dans votre prudence

Depuis longtemps entière confiance :  
Mais Bartolin est un brutal jaloux ;  
Et c'est bien pis, madame, il est époux.  
Le cas est triste ; il a peu de semblables.  
Ces deux rivaux seraient fort intraitables.

DORFISE

Je prétends bien les éviter tous deux.  
J'aime la paix, c'est l'objet de mes vœux,  
C'est mon devoir ; il faut en conscience  
Prévoir le mal, fuir toute violence,  
Et prévenir le mal qui surviendrait  
Si mon état trop tôt se découvrait.  
J'ai des amis, gens de bien, de mérite.

COLETTE

Prenez conseil d'eux.

DORFISE

Ah ! oui ; prenons vite.

Eh bien ! de qui ?

DORFISE

Mais de cet étranger,

De ce petit... là... tu m'y fais songer.

COLETTE

Lui, des conseils ? lui, madame, à son âge ?  
Sans barbe encore ?

DORFISE

Il me paraît fort sage,

Et, s'il est tel, il le faut écouter.  
Les jeunes gens sont bons à consulter :  
Il me pourrait procurer des lumières

Qui donneraient du jour à mes affaires,  
Et tu sens bien qu'il faut parler d'abord  
Au jeune ami du bon monsieur Blanford.

COLETTE

Oui, lui parler paraît fort nécessaire.

DORFISE, *tendrement et d'un air embarrassé.*

Et comme à table on parle mieux d'affaire,  
Convierait-il qu'avec discrétion  
Il vînt dîner avec moi ?

COLETTE

Tout de bon !

Vous, qui craignez si fort la médisance !

DORFISE, *d'un air fier.*

Je ne crains rien : je sais comme je pense :  
Quand on a fait sa réputation,  
On est tranquille à l'abri de son nom.  
Tout le parti prend en main notre cause,  
Crie avec nous.

COLETTE

Oui, mais le monde cause.

DORFISE

Eh bien ! cédon's à ce monde méchant ;  
Sacrifions un dîner innocent ;  
N'aiguison's point leur langue libertine.  
Je ne veux plus parler au jeune Adine :  
Je ne veux point le revoir... Cependant  
Que peut-on dire, après tout, d'un enfant ?  
À la sagesse ajoutons l'apparence,  
Le décorum, l'exacte bienséance.  
De ma cousine il faut prendre le nom,  
Et le prier de sa part...

## COLETTE

Pourquoi non ?

C'est très bien dit ; une femme mondaine  
N'a rien à perdre ; on peut, sans être en peine,  
Dessous son nom mettre dix billets doux,  
Autant d'amants, autant de rendez-vous.  
Quand on la cite, on n'offense personne ;  
Nul n'en rougit, et nul ne s'en étonne :  
Mais par hasard, quand des dames de bien  
Font une chute, il faut la cacher bien.

## DORFISE

Des chutes ! moi ! Je n'ai, dans cette affaire,  
Grâces au ciel, nul reproche à me faire.  
J'ai signé ; mais je ne suis point enfin  
Absolument madame Bartolin.  
On a des droits, et c'est tout : et peut-être  
On va bientôt se délivrer d'un maître.  
J'ai dans ma tête un dessein très prudent ;  
Si ce beau Turc a pour moi du penchant,  
C'en est assez ; tout ira bien s'il m'aime.  
Je suis encor maîtresse de moi-même :  
Heureusement, je puis tout terminer.  
Va-t'en prier ce jeune homme à dîner.  
Est-ce un grand mal que d'avoir à sa table  
Avec décence un jeune homme estimable,  
Un cœur tout neuf, un air frais et vermeil,  
Et qui nous peut donner un bon conseil ?

## COLETTE

Un bon conseil ! ah ! rien n'est plus louable :  
Accomplissons cette œuvre charitable.

# Acte troisième

## Scène I

Dorfise, Colette.

DORFISE

Est-ce point lui ? Que je suis inquiète !  
On frappe, il vient. Colette, holà ! Colette ;  
C'est lui, c'est lui.

COLETTE

Non, c'est le chevalier,  
Que loin d'ici je viens de renvoyer ;  
Cet étourdi qui court, saute, sémille,  
Sort, rentre, va, vient, rit, parle, frétille ;  
Il veut dîner tête à tête avec vous ;  
Je l'ai chassé d'un air entre aigre et doux.

DORFISE

À ma cousine il faut qu'on le renvoie.  
Ah ! que je hais leur insipide joie !  
Que leur babil est un trouble importun !  
Chassez-les-moi.

COLETTE

Chut ! chut ! j'entends quelqu'un.

DORFISE

Ah ! c'est mon Grec.

COLETTE

Oui, c'est lui, ce me semble.

## Scène II

Dorfise, Adine.

DORFISE

Entrez, monsieur ; bonjour, monsieur... Je tremble.  
Asseyez-vous...

ADINE

Je suis tout interdit...  
Pardonnez-moi, madame ; on m'avait dit  
Qu'une autre...

DORFISE, *tendrement.*

Eh bien ! c'est moi qui suis cette autre.  
Rassurez-vous ; quelle peur est la vôtre ?  
Avec Blanford ma cousine aujourd'hui  
Dîne dehors : tenez-moi lieu de lui.

*Elle le fait asseoir.*

ADINE

Ah ! qui pourrait en tenir lieu, madame ?  
Est-il un feu comparable à sa flamme ?  
Et quel mortel égalerait son cœur  
En grandeur d'âme, en amour, en valeur ?

DORFISE

Vous en parlez, mon fils, avec grand zèle ;  
Votre amitié paraît vive et fidèle :  
J'admire en vous un si beau naturel.

ADINE

C'est un penchant bien doux, mais bien cruel.

DORFISE

Que dites-vous ? La charmante jeunesse  
Doit éprouver une honnête tendresse :



Par de saints nœuds il faut qu'on soit lié ;  
Et la vertu n'est rien sans l'amitié.

ADINE

Ah ! s'il est vrai qu'un naturel sensible  
De la vertu soit la marque infaillible,  
J'ose vous dire ici sans vanité  
Que je me pique un peu de probité.

DORFISE

Mon bel enfant, je me crois destinée  
À cultiver une âme si bien née.  
Plus d'une femme a cherché vainement  
Un ami tendre, aussi vif que prudent,  
Qui possédât les grâces du jeune âge,  
Sans en avoir l'empressement volage ;  
Et je me trompe à votre air tendre et doux,  
Ou tout cela paraît uni dans vous.  
Par quel bonheur une telle merveille  
Se trouve-t-elle aujourd'hui dans Marseille ?

*Elle approche son fauteuril.*

ADINE

J'étais en Grèce, et le brave Blanford  
En ce pays me passa sur son bord.  
Je vous l'ai dit deux fois.

DORFISE

Une troisième

À mon oreille est un plaisir extrême.  
Mais dites-moi pourquoi ce front charmant,  
Et si français, est coiffé d'un turban. Seriez-vous Turc ?

ADINE

La Grèce est ma patrie.

DORFISE

Qui l'aurait cru ? la Grèce est en Turquie ?  
Que votre accent, que ce ton grec est doux !

Que je voudrais parler grec avec vous !  
Que vous avez la mine aimable et vive  
D'un vrai Français, et sa grâce naïve !  
Que la nature, entre nous, se méprît  
Quand par malheur un Grec elle vous fit !  
Que je bénis, monsieur, la Providence  
Qui vous a fait aborder en Provence !

ADINE

Hélas ! j'y suis, et c'est pour mon malheur.

DORFISE

Vous, malheureux !

ADINE

Je le suis par mon cœur.

DORFISE

Ah ! c'est le cœur qui fait tout dans le monde ;  
Le bien, le mal, sur le cœur tout se fonde ;  
Et c'est aussi ce qui fait mon tourment.  
Vous avez donc pris quelque engagement ?

ADINE

Eh ! oui, madame ; une femme intrigante  
A désolé ma jeunesse imprudente ;  
Comme son teint, son cœur est plein de fard ;  
Elle est hardie, et pourtant pleine d'art ;  
Et j'ai senti d'autant plus ses malices,  
Que la vertu sert de masque à ses vices.  
Ah ! que je souffre, et qu'il me semble dur  
Qu'un cœur si faux gouverne un cœur trop pur !

DORFISE

Voyez la masque ! une femme infidèle !  
Punissons-la, mon fils : çà, quelle est-elle ?  
De quel pays ? quel est son rang ? son nom ?

ADINE

Ah ! je ne puis le dire.

DORFISE

Comment donc !

Vous possédez aussi l'art de vous taire !  
Ah ! vous avez tous les talents de plaire ;  
Jeune et discret ! Je vais, moi, m'expliquer.  
Si quelque jour, pour vous bien dépiquer  
De la guenon qui fit votre conquête,  
On vous offrait une personne honnête,  
Riche, estimée, et surtout possédant  
Un cœur tout neuf, mais solide et constant,  
Tel qu'il en est très peu dans la Turquie,  
Et moins encor, je crois, dans ma patrie ;  
Que diriez-vous ? que vous en semblerait ?

ADINE

Mais... je dirais que l'on me tromperait.

DORFISE

Ah ! c'est trop loin pousser la défiance ;  
Ayez, mon fils, un peu plus d'assurance.

ADINE

Pardonnez-moi, mais les cœurs malheureux,  
Vous le savez, sont un peu soupçonneux.

DORFISE

Eh ! quels soupçons avez-vous, par exemple,  
Quand je vous parle, et que je vous contemple ?

ADINE

J'ai des soupçons que vous avez dessein  
De m'éprouver.

DORFISE, *en s'écriant.*

Ah ! le petit malin !  
Qu'il est rusé sous cet air d'innocence !

C'est l'amour même au sortir de l'enfance.  
Allez-vous-en : le danger est trop grand ;  
Je ne veux plus vous voir absolument.

ADINE

Vous me chassez ; il faut que je vous quitte.

DORFISE

C'est obéir à mon ordre un peu vite.  
Là, revenez. Mon estime est au point  
Que contre vous je ne me lâche point.  
N'abusez pas de mon estime extrême.

ADINE

Vous estimez monsieur Blanford de même :  
Estime-t-on deux hommes à la fois ?

DORFISE

Oh ! non, jamais ; et les aimables lois  
De la raison, de la tendresse sage,  
Font qu'on succède, et non pas qu'on partage.  
Vous apprendrez à vivre auprès de moi.

ADINE

J'apprends beaucoup par tout ce que je vois.

DORFISE

Lorsque le ciel, mon fils, forme une belle,  
Il fait d'abord un homme exprès pour elle ;  
Nous le cherchons longtemps avec raison.  
On fait vingt choix avant d'en faire un bon ;  
On suit une ombre, au hasard on s'éprouve ;  
Toujours on cherche, et rarement on trouve :  
L'instinct secret vole après le vrai bien...

**Vivement et tendrement.**

Quand on vous trouve, il ne faut chercher rien.

ADINE

Si vous saviez ce que j'ai l'honneur d'être,  
Vous changeriez d'opinion peut-être.

DORFISE

Eh ! point du tout.

ADINE

Peu digne de vos soins,  
Connu de vous, vous m'estimeriez moins,  
Et nous serions attrapés l'un et l'autre.

DORFISE

Attrapés ! vous ! quelle idée est la vôtre ?  
Mon bel enfant, je prétends... Ah ! pourquoi  
Venir sitôt m'interrompre ?... Eh ! c'est toi !

## Scène III

Colette, Dorfise, Adine.

COLETTE, *avec empressement.*

Très importune, et très triste de l'être ;  
Mais un quidam, plus importun peut-être,  
S'en va venir, c'est monsieur Bartolin.

DORFISE

Le prétendu ? je l'attendais demain ;  
Il m'a trompée, il revient, le barbare !

COLETTE

Le contretemps est encor plus bizarre.  
Ce chevalier, le roi des étourdis,  
Méconnaissant le patron du logis,  
Cause avec lui, plaisante, s'évertue,  
Et le retient malgré lui dans la rue.

DORFISE

Tant mieux, ô ciel !

COLETTE

Point, madame : tant pis ;

Car l'indiscret, comme je vous le dis,  
Ne sachant pas quel est le personnage,  
Crie hautement, lui riant au visage,  
Que nul chez vous n'entrera d'aujourd'hui ;  
Que tout le monde est exclu comme lui ;  
Que Bartolin n'est rien qu'un trouble-fête,  
Et qu'à présent, dans un doux tête-à-tête,  
Madame, au fond de son appartement,  
Loin du grand monde, est vertueusement.  
Le Bartolin, que le dépit transporte,  
Prétend qu'il va faire enfoncer la porte.

Le chevalier, toujours d'un ton railleur,  
Crève de rire, et l'autre de douleur.

DORFISE

Et moi de crainte. Ah ! Colette, que faire ?  
Où nous fourrer ?

ADINE

Quel est donc ce mystère ?

DORFISE

Ce mystère est que vous êtes perdu,  
Que je suis morte. Eh ! Colette, où vas-tu ?

ADINE

Que deviendrai-je ?

DORFISE, à Colette.

Écoute, toi, demeure.

Quel temps il prend ! revenir à cette heure !

À Adine.

Dans ce réduit cachez-vous tout le soir ;  
Vous trouverez un ample manteau noir,  
Fourrez-vous-y.  
Mon Dieu ! c'est lui, sans doute.

ADINE, allant dans le cabinet.

Hélas ! voilà ce que l'amour me coûte !

DORFISE

Ce pauvre enfant, qu'il m'aime !

COLETTE

Eh ! taisez-vous.

On vient : hélas ! c'est le futur époux.

## Scène IV

Bartolin, Dorfise, Colette.

DORFISE, *allant au-devant de Bartolin.*

Mon cher monsieur, le ciel vous accompagne !...  
Vous revenez bien tard de la campagne !...  
Vous m'avez fait un si grand déplaisir,  
Que je suis prête à m'en évanouir.

BARTOLIN

Le chevalier disait tout au contraire...

DORFISE

Tout ce qu'il dit est faux ; je suis sincère ;  
Il faut me croire : il m'aime à la fureur ;  
Il est au vif piqué de ma rigueur ;  
Son vain caquet m'étourdit et m'assomme ;  
Et je ne veux jamais revoir cet homme.

BARTOLIN

Mais cependant de bon sens il parlait.

DORFISE

Ne croyez rien de tout ce qu'il disait.

BARTOLIN

Soit ; mais il faut, pour finir nos affaires,  
Prendre en ce lieu les choses nécessaires.

DORFISE, *d'un ton caressant.*

Que faites-vous ? arrêtez-vous : holà !  
N'entrez donc point dans ce cabinet-là.

BARTOLIN

Comment ? pourquoi ?



DORFISE, *après avoir rêvé.*

Du même esprit poussée,  
J'ai comme vous eu, mon cher, en pensée...  
De mettre ici nos papiers en état...  
J'ai fait venir notre vieil avocat...  
Nous consultations ; une grande faiblesse  
L'a pris soudain.

BARTOLIN

C'est excès de vieillesse.

COLETTE

On va donner au bon petit vieillard  
Un...

BARTOLIN

Oui, j'entends.

DORFISE

On l'a mis à l'écart ;  
De mon sirop il a pris une dose,  
Et maintenant je pense qu'il repose.

BARTOLIN

Il ne repose point, car je l'entends  
Qui marche encore et tousse là-dedans.

COLETTE

Eh bien ! faut-il, lorsqu'un avocat tousse,  
L'importuner ?

BARTOLIN

Tout cela me courrouce ;  
Je veux entrer.

*Il entre dans le cabinet.*

DORFISE

Ô ciel ! fais donc si bien  
Qu'il cherche tout, sans pouvoir trouver rien.

Hélas ! qu'entends-je ? on s'écrie ! il dit : « Tue ! »  
Mon avocat est mort, je suis perdue.  
Où suis-je ? hélas ! de quel côté courir ?  
Dans quel couvent m'aller ensevelir ?  
Où me noyer ?

BARTOLIN, *revenant, et tenant Adine par le bras.*

Ah ! ah ! notre future,  
Vos avocats sont d'aimable figure !  
Dans le barreau vous choisissez très bien :  
Venez, venez, notre vieux praticien ;  
D'ici sans bruit il vous faut disparaître ;  
Et vous irez plaider par la fenêtre ;  
Allons, et vite.

DORFISE

Écoutez-moi ; pardon,  
Mon cher mari.

ADINE

Lui, son mari !

BARTOLIN, *à Adine.*

Fripon !

Il faut d'abord commencer ma vengeance  
Par l'étriller à ses yeux d'importance.

ADINE

Hélas ! monsieur, je tombe à vos genoux ;  
Je ne saurais mériter ce courroux :  
Vous me plaindrez si je me fais connaître ;  
Je ne suis point ce que je peux paraître.

BARTOLIN

Tu me parais un vaurien, mon ami,  
Fort dangereux, et tu seras puni.  
Viens çà ! viens çà !

ADINE

Ciel ! au secours ! à laide !

De grâce ! hélas !

DORFISE

La rage le possède.

À mon secours, tous mes voisins !

BARTOLIN

Tais-toi.

DORFISE, COLETTE, ADINE

À mon secours !

BARTOLIN, *emmenant Adine.*

Allons, sors de chez moi.

## Scène V

Dorfise, Colette.

DORFISE

Il va tuer ce pauvre enfant, Colette !  
En quel état cet accident me jette !  
Il me tuera moi-même.

COLETTE

Le malin  
Vous fit signer avec ce Bartolin.

DORFISE, *en criant.*

Ah ! l'indigne homme ! ah ! comment s'en défaire ?  
Va-t'en chercher, Colette, un commissaire ;  
Va l'accuser.

COLETTE

De quoi ?

DORFISE

De tout.

COLETTE

Fort bien.

Où courez-vous ?

DORFISE

Hélas ! je n'en sais rien.

## Scène VI

Madame Burlet, Dorfise, Colette.

MADAME BURLET

Eh bien ! qu'est-ce, cousine ?

DORFISE

Ah ! ma cousine !

MADAME BURLET

Il semblerait que l'on vous assassine,  
Ou qu'on vous vole, ou qu'on vous bat un peu...  
Ou qu'au logis vous avez mis le feu.  
Mon Dieu ! quels cris ! quel bruit ! quel train, ma chère !

DORFISE

Cousine, hélas ! apprenez mon affaire ;  
Mais gardez-moi le secret pour jamais.

MADAME BURLET, *toujours  
gaiement et avec vivacité*

Je n'ai pas l'air de garder des secrets ;  
Je suis pourtant discrète comme une autre.  
Cousine, eh bien ! quelle affaire est la vôtre ?

DORFISE

Mon affaire est terrible ; c'est d'abord  
Que je suis...

MADAME BURLET

Quoi ?

DORFISE

Fiancée.

MADAME BURLET

À Blanford ?

Eh bien ! tant mieux ; c'est bien fait ; et j'approuve

Cet hymen-là, si le bonheur s'y trouve.  
Je veux danser à votre noce.

DORFISE

Hélas !

Ce Bartolin qui jure tant là-bas,  
Qui de ses cris scandalise le monde,  
C'est le futur.

MADAME BURLET

Eh bien ! tant pis ! je fronde  
Ce mariage avec cet homme-là ;  
Mais s'il est fait, le public s'y fera.  
Est-il mari tout à fait ?

DORFISE, d'un ton modeste.

Pas encore ;

C'est un secret que tout le monde ignore.  
Notre contrat est dressé dès longtemps.

MADAME BURLET

Fais-moi casser ce contrat.

DORFISE

Les méchants

Vont tous parler. Je suis... je suis outrée :  
Ce maudit homme ici m'a rencontrée  
Avec un jeune Turc qui s'enfermait  
En tout honneur dedans ce cabinet.

MADAME BURLET

En tout honneur ! la, la ; ta prud'homie  
S'est donc enfin quelque peu démentie ?

DORFISE

Oh ! point du tout ! c'est un petit faux pas,  
Une faiblesse, et c'est la seule, hélas !

MADAME BURLET

Bon ! une faute est quelquefois utile ;  
Ce faux pas-là t'adoucira la bile ;  
Tu seras moins sévère.

DORFISE

Ah ! tirez-moi,

Sévère ou non, du gouffre où je me vois,  
Délivrez-moi des langues médisantes,  
De Bartolin, de ses mains violentes,  
Et délivrez de ces périls pressants  
Mon sage ami, qui n'a pas dix-huit ans.

*En élevant la voix et en pleurant.*

Ah ! voilà l'homme au contrat.

## Scène VII

Bartolin, Dorfise, madame Burlet.

MADAME BURLET, à Bartolin.

Quel vacarme !

Quoi ! pour un rien votre esprit se gendarme ?  
Faut-il ainsi sur un petit soupçon  
Faire pleurer ses amis ?

BARTOLIN

Ah ! pardon.

Je l'avouerai, je suis honteux, mesdames,  
D'avoir conçu de ces soupçons infâmes ;  
Mais l'apparence enfin dut m'alarmer.  
En vérité, pouvais-je présumer  
Que ce jeune homme, à ma vue abusée,  
Fût une fille en garçon déguisée ?

DORFISE, à part.

En voici bien d'une autre.

MADAME BURLET

Tout de bon !

Madame a pris fille pour un garçon ?

BARTOLIN

La pauvre enfant est encor tout en larmes :  
En vérité, j'ai pitié de ses charmes.  
Mais pourquoi donc ne me pas avertir  
De ce qu'elle est ? pourquoi prendre plaisir  
À m'éprouver, à me mettre en colère ?

DORFISE, à part.

Oh ! oh ! le drôle a-t-il pu si bien faire  
Qu'à Bartolin il ait persuadé



Qu'il était fille, et se soit évadé ?  
Le tour est bon. Mon Dieu, l'enfant aimable !

À Bartolin.

Que l'amour a d'esprit ! Homme haïssable !  
Eh bien ! méchant, réponds, oseras-tu  
Faire un affront encore à la vertu ?  
La pauvre fille, avec pleine assurance,  
Me confiait son aimable innocence ;  
Madame sait avec combien d'ardeur  
Je me chargeais du soin de son honneur.  
Il te faudrait une franche coquette,  
Je te l'avoue, et je te la souhaite.  
J'éclaterai : je me perds, je le sais ;  
Mais mon contrat sera, ma foi, cassé.

BARTOLIN

Je sais qu'il faut qu'en cas pareil on crie.

À Dorfise.

Mais criez donc un peu moins, je vous prie.

À Mme Burlet.

Accordons-nous... Et vous, par charité,  
Que tout ceci ne soit point éventé.  
J'ai cent raisons pour cacher ce mystère.

DORFISE, à Mme Burlet.

Vous me sauvez, si vous savez vous taire ;  
N'en parlez pas au bon monsieur Blanford.

MADAME BURLET

Moi ? volontiers.

BARTOLIN

Vous m'obligerez fort.

## Scène VIII

Dorfise, madame Burlet, Bartolin, Colette.

COLETTE

Blanford est là qui dit qu'il faut qu'il monte.

DORFISE

Ô contretemps, qui toujours me démonte !

À Bartolin.

Laissez-moi seule, allez le recevoir.

BARTOLIN

Mais...

DORFISE

Mais, après ce que l'on vient de voir,  
Après l'éclat d'une telle injustice,  
Il vous sied bien de montrer du caprice !  
Obéissez, faites-vous cet effort.

## Scène IX

Dorfise, madame Burlet.

MADAME BURLET

En vérité, je me réjouis fort  
De voir qu'ainsi la chose soit tournée.  
Du prétendu la visière est bornée.  
Je m'étonnais, ma cousine, entre nous,  
Que ta cervelle eût choisi cet époux ;  
Mais ce cas-ci me surprend davantage.  
Prendre pour fille un garçon ! à son âge !  
Ah ! les maris seront toujours bernés,  
Jaloux et sots, et conduits par le nez.

DORFISE

Je n'entends rien, madame, à ce langage ;  
Je n'avais pas mérité cet outrage.  
Quoi ! vous pensez qu'un jeune homme en effet  
Se soit caché là, dans ce cabinet ?

MADAME BURLET

Assurément je le pense, ma chère.

DORFISE

Quand mon mari vous a dit le contraire ?

MADAME BURLET

Apparemment que ton mari futur  
A cru la chose, et n'a pas l'œil bien sûr :  
N'avez-vous pas ici conté vous-même Qu'un beau  
garçon...

DORFISE

L'extravagance extrême !  
Qui ? moi ? jamais : moi, je vous aurais dit !...

À ce point-là j'aurais perdu l'esprit !  
Ah ! ma cousine, écoutez, prenez garde ;  
Quand follement la langue se hasarde  
À débiter des discours médisants,  
Calomnieux, inventés, outrageants,  
On s'en repent bien souvent dans la vie.

MADAME BURLET

Il est bon là ! moi, je te calomnie !

DORFISE

Assurément ; et je vous jure ici...

MADAME BURLET

Ne jure pas.

DORFISE

Si fait, je jure.

MADAME BURLET

Eh, si !

Va, mon enfant, de toute cette histoire  
Je ne croirai que ce qu'il faudra croire.  
Prends un mari, deux même, si tu veux,  
Et trompe-les, bien ou mal, tous les deux ;  
Fais-moi passer des garçons pour des filles ;  
Avec cela gouverne vingt familles,  
Et donne-toi pour personne de bien ;  
Tiens, tout cela ne m'embarrasse en rien.  
J'admire fort ta sagesse profonde :  
Tu mets ta gloire à tromper tout le monde ;  
Je mets la mienne à m'en bien divertir ;  
Et, sans tromper, je vis pour mon plaisir.  
Adieu, mon cœur ; ma mondaine faiblesse  
Baise les mains à ta haute sagesse.

## Scène X

Dorfise, Colette.

DORFISE

La folle va me décrier partout.  
Ah ! mon honneur, mon esprit, sont à bout.  
À mes dépens les libertins vont rire.  
Je vois Dorfise un plastron de satire ;  
Mon nom, niché dans cent couplets malins,  
Aux chansonniers va fournir des refrains.  
Monsieur Blanford croira la médisance ;  
L'autre futur en va prendre vengeance.  
Comment plâtrer ce scandale affligeant ?  
En un seul jour, deux époux, un amant !  
Ah ! que de trouble ! et que d'inquiétude !  
Qu'il faut souffrir, quand on veut être prude !  
Et que, sans craindre et sans affecter rien,  
Il vaudrait mieux être femme de bien !  
Allons ; un jour nous tâcherons de l'être.

COLETTE

Allons ; tâchons du moins de le paraître.  
C'est bien assez quand on fait ce qu'on peut.  
N'est pas toujours femme de bien qui veut.

# Acte quatrième

## Scène I

Dorfise, Colette.

DORFISE

Sans doute, on a conjuré ma ruine.  
Si je pouvais revoir ce jeune Adine !  
Il est si doux, si sage, si discret !  
Il me dirait ce qu'on dit, ce qu'on fait ;  
On pourrait prendre avec lui des mesures  
Qui rendraient bien mes affaires plus sûres.  
Hélas ! que faire ?

COLETTE

Eh bien ! il le faut voir,  
Honnêtement lui parler.

DORFISE

Vers le soir.

Chère Colette, ah ! s'il se pouvait faire  
Qu'un bon succès couronnât ce mystère !  
Si je pouvais conserver prudemment  
Toute ma gloire, et garder mon amant !  
Hélas ! qu'au moins un des deux me demeure !

COLETTE

Un d'eux suffit.

DORFISE

Mais as-tu tout à l'heure  
Recommandé qu'ici le chevalier  
Avec grand bruit vînt en particulier ?

## COLETTE

Il va venir ; il est toujours le même,  
Et prêt à tout ; car il croit qu'il vous aime.

## DORFISE

Il peut m'aider ; le sage en ses desseins  
Se sert des fous pour aller à ses fins.

## Scène II

Dorfise, le chevalier Mondor, Colette.

DORFISE

Venez, venez ; j'ai deux mots à vous dire.

LE CHEVALIER MONDOR

Je suis soumis, madame, à votre empire,  
Votre captif, et votre chevalier.  
Faut-il pour vous batailler, ferrailer ?  
Malgré votre âme à mes désirs revêche,  
Me voilà prêt ; parlez, je me dépêche.

DORFISE

Est-il bien vrai que j'ai su vous charmer ?  
Et m'aimez-vous, là, comme il faut aimer ?

LE CHEVALIER MONDOR

Oui ; mais cessez d'être si respectable.  
La beauté plaît ; mais je la veux traitable.  
Trop de vertu sert à faire enrager ;  
Et mon plaisir, c'est de vous corriger.

DORFISE

Que pensez-vous de notre jeune Adine ?

LE CHEVALIER MONDOR

Moi ! rien : je suis rassuré par sa mine.  
Hercule et Mars n'ont jamais à trente ans  
Pu redouter des Adonis enfants.

DORFISE

Vous me plaisez par cette confiance ;  
Vous en aurez la juste récompense.  
Peut-être on dit qu'en un secret lien



Je suis entrée : il n'en faut croire rien.  
De cent amants lorgnée et fatiguée,  
Vous seul enfin vous m'avez subjuguée.

LE CHEVALIER MONDOR

Je m'en doutais.

DORFISE

Je veux par de saints nœuds  
Vous rendre sage, et, qui plus est, heureux.

LE CHEVALIER MONDOR

Heureux ! Allons, c'est assez ; la sagesse  
Ne me va pas, mais notre bonheur presse.

DORFISE

D'abord j'exige un service de vous.

LE CHEVALIER MONDOR

Fort bien, parlez tout franc à votre époux.

DORFISE

Il faut ce soir, mon très cher, faire en sorte  
Que la cohue aille ailleurs qu'à ma porte ;  
Que ce Blanford, si fier et si chagrin,  
Et ma cousine, et son fat de Darmin,  
Et leurs parents, et leur folle séquelle,  
De tout le soir ne troublent ma cervelle.  
Puis à minuit un notaire sera  
Dans mon alcôve, et notre hymen fera :  
Vous y viendrez par une fausse porte,  
Mais point avant.

LE CHEVALIER MONDOR

Le plaisir me transporte.  
Du sieur Blanford que je me moquerai !  
Qu'il sera sot ! que je l'aterrirai !  
Que de brocards !

DORFISE

Au moins sous ma fenêtre,  
Avant minuit gardez-vous de paraître.  
Allez-vous-en, partez, soyez discret.

LE CHEVALIER MONDOR

Ah ! si Blanford savait ce grand secret !

DORFISE

Mon Dieu ! sortez, on pourrait nous surprendre.

LE CHEVALIER MONDOR

Adieu, ma femme.

DORFISE

Adieu.

LE CHEVALIER MONDOR

Je vais attendre

L'heure de voir, par un charmant retour,  
La pruderie immolée à l'amour.

## Scène III

Dorfise, Colette.

COLETTE

À vos desseins je ne puis rien comprendre ;  
C'est une énigme.

DORFISE

Eh bien ! tu vas l'entendre.

J'ai fait promettre à ce beau chevalier  
De taire tout ; il va tout publier.  
C'en est assez ; sa voix me justifie.  
Blanford croira que tout est calomnie ;  
Il ne verra rien de la vérité ;  
Ce jour au moins je suis en sûreté ;  
Et dès demain, si le succès couronne  
Mes bons desseins, je ne craindrai personne.

COLETTE

Vous m'enchantez, mais vous m'épouvantez :  
Ces pièges-là sont-ils bien ajustés ?  
Craignez-vous point de vous laisser surprendre  
Dans les filets que vos mains savent tendre ?  
Prenez-y garde.

DORFISE

Hélas ! Colette ! hélas !

Qu'un seul faux pas entraîne de faux pas !  
De faute en faute on se fourvoie, on glisse,  
On se raccroche ; on tombe au précipice ;  
La tête tourne, on ne sait où l'on va.  
Mais j'ai toujours le jeune Adine là.  
Pour l'obtenir, et pour que tout s'accorde,  
Il reste encore à mon arc une corde.

Le chevalier à minuit croit venir ;  
Mon jeune amant le saura prévenir.  
Il faut qu'il vienne-à neuf heures, Colette ;  
Entends-tu bien ?

COLETTE

Vous serez satisfaite.

DORFISE

On le croit fille, à son air, à son ton,  
À son menton doux, lisse, et sans coton.  
Dis-lui qu'en fille il est bon qu'il s'habille ;  
Que décevement il s'introduise en fille.

COLETTE

Puisse le ciel bénir vos bons desseins !

DORFISE

Cet enfant-là calmerait mes chagrins ;  
Mais le grand point, c'est que l'on imagine  
Que tout le mal vient de notre cousine ;  
C'est que Blanford soit par lui convaincu  
Qu'Adine ici pour une autre est venu ;  
Qu'il soit toujours dupe de l'apparence.

COLETTE

Oh ! qu'il est bon à tromper ! car il pense  
Tout le mal d'elle, et de vous tout le bien.  
Il croit tout voir bien clair, et ne voit rien.  
J'ai confirmé que c'est notre rieuse  
Qui du jeune homme est tombée amoureuse.

DORFISE

Ah ! c'est mentir tant soit peu, j'en conviens :  
C'est un grand mal ; mais il produit un bien.

## Scène IV

Blanford, Dorfise.

BLANFORD

Ô mœurs ! ô temps ! corruption maudite !  
Elle s'est fait rendre déjà visite  
Par cet enfant simple, ingénu, charmant ;  
Elle voulait en faire son amant :  
Elle employait l'art des subtiles trames  
De ces filets où l'amour prend les âmes.  
Hom ! la coquette !

DORFISE

Écoutez ; après tout,

Je ne crois pas qu'elle ait jusques au bout  
Osé pousser cette tendre aventure ;  
Je ne veux point lui faire cette injure ;  
Il ne faut pas mal penser du prochain ;  
Mais on était, me semble, en fort bon train.  
Vous connaissez nos coquettes de France ?

BLANFORD

Tant !

DORFISE

Un jeune homme, avec l'air d'innocence,  
Paraît à peine, on vous le court partout.

BLANFORD

Oui, la vertu plaît au vice surtout.  
Mais dites-moi comment vous pouvez faire  
Pour supporter gens d'un tel caractère ?

DORFISE

Je prends la chose assez patiemment.  
Ce n'est pas tout.

BLANFORD  
Comment donc ?

DORFISE

Oh ! vraiment,  
Vous allez bien apprendre une autre histoire ;  
Ces étourdis prétendent faire croire  
Qu'en tapinois j'ai, moi, de mon côté,  
De cet enfant convoité la beauté.

BLANFORD

Vous ?

DORFISE

Moi ; l'on dit que je veux le séduire.

BLANFORD

Je suis charmé ; voilà bien de quoi rire.  
Qui ? vous ?

DORFISE

Moi-même, et que ce beau garçon...

BLANFORD

Bien inventé ; le tour me semble bon.

DORFISE

Plus qu'on ne pense : on m'en donne bien d'autres !  
Si vous saviez quels malheurs sont les nôtres !  
On dit encor que je dois me lier  
En mariage au fou de chevalier,  
Cette nuit même.

BLANFORD

Ah ! ma chère Dorfise !  
Plus contre vous la calomnie épuise  
L'acier tranchant de ses traits empestés,

Et plus mon cœur, épris de vos beautés,  
Saura défendre une vertu si pure.

DORFISE

Vous vous trompez bien fort, je vous le jure.

BLANFORD

Non ; croyez-moi, je m'y connais un peu,  
Et j'aurais mis ces quatre doigts au feu,  
J'aurais juré qu'aujourd'hui la cousine  
Aurait lorgné notre petit Adine.  
Pour être honnête, il faut de la raison ;  
Quand on est fou, le cœur n'est jamais bon ;  
Et la vertu n'est que le bon sens même.  
Je plains Darmin, je l'estime, je l'aime :  
Mais il est fait pour être un peu moqué :  
C'est malgré moi qu'il s'était embarqué  
Sur un vaisseau si frêle et si fragile.

## Scène V

Blanford, Dorfise, Darmin, madame Burlet.

MADAME BURLET

Quoi ! toujours noir, sombre, pétri de bile,  
Moralisant, grondant dans ton dépit  
Le genre humain, qui l'ignore, ou s'en rit ?  
Vertueux fou, finis tes soliloques.  
Suis-moi, je viens d'acheter vingt breloques ;  
J'en ai pour toi. Viens chez le chevalier ;  
Il nous attend, il doit nous fêter.  
J'ai demandé quelque peu de musique  
Pour dérider ton front mélancolique ;  
Après cela, te prenant par la main,  
Nous danserons jusques au lendemain.

À Dorfise.

Tu danseras, madame la sucrée.

DORFISE

Modérez-vous, cervelle évaporée ;  
Un tel propos ne peut me convenir ;  
Et de tantôt il faut vous souvenir.

MADAME BURLET

Bon ! laisse là ton tantôt : tout s'oublie.  
Point de mémoire est ma philosophie.

DORFISE, à Blanford.

Vous l'entendez, vous voyez si j'ai tort.  
Adieu, monsieur, le scandale est trop fort.  
Je me retire.

BLANFORD

Eh ! demeurez, madame !



DORFISE

Non : voyez-vous, tout cela perce l'âme.  
L'honneur...

MADAME BURLET

Mon Dieu ! parle-nous moins d'honneur.  
Et sois honnête.

*Dorfise sort.*

DARMIN, à Mme Burlet.

Elle a de la douleur.  
L'ami Blanford sait déjà quelque chose.

MADAME BURLET

Oh ! comme il faut que tout le monde cause !  
Darmin et moi, nous n'en avons dit rien ;  
Nous nous taisions.

BLANFORD

Vraiment, je le crois bien.  
Oseriez-vous me faire confiance  
De tels excès, de telle extravagance ?

DARMIN

Non ; ce serait vous navrer de douleur.

MADAME BURLET

Nous connaissons trop bien ta belle humeur,  
Sans en vouloir épaisir les nuages  
En te bridant le nez de les outrages.

BLANFORD

Mourez de honte, allez, et cachez-vous.

MADAME BURLET

Comment ? pourquoi ? Fallait-il, entre nous,  
Venir troubler le repos de ta vie,

Couvrir tout haut Dorfise d'infamie,  
Et présenter aux railleurs dangereux  
De ton affront le plaisir scandaleux ?  
Tiens, je suis vive, et franche, et familière,  
Mais je suis bonne, et jamais tracassière.  
Je te verrais par ton ami trompé,  
Et comme il faut par ta femme dupé ;  
Je t'entendrais chansonner par la ville,  
J'aurais cent fois chanté ton vaudeville,  
Que rien par moi tu n'apprendrais jamais.  
J'ai deux grands buts, le plaisir et la paix.  
Je fuis, je hais, presque autant que je m'aime,  
Les faux rapports, et les vrais tout de même.  
Vivons pour nous ; va, bien sot est celui  
Qui fait son mal des sottises d'autrui.

BLANFORD

Et ce n'est pas d'autrui, tête légère,  
Dont il s'agit, c'est votre propre affaire ;  
C'est vous.

MADAME BURLET

Moi ?

BLANFORD

Vous, qui, sans respecter rien,  
Avez séduit un jeune homme de bien ;  
Vous, qui voulez mettre encor sur Dorfise  
Cette effroyable et honteuse sottise.

MADAME BURLET

Le trait est bon ; je ne m'attendais pas,  
Je te l'avoue, à de pareils éclats.  
Quoi ! c'est donc moi qui, tantôt...

BLANFORD

Oui, vous-même.

MADAME BURLET

Avec Adine ?...

BLANFORD

Oui.

MADAME BURLET

C'est donc moi qui l'aime ?

BLANFORD

Assurément.

MADAME BURLET

Qui dans mon cabinet

L'avais caché ?

BLANFORD

Certes, le fait est net.

MADAME BURLET

Fort bien ! voilà de très belles pensées ;  
Je les admire ; elles sont fort sensées.  
Ma foi, tu joins, mon cher homme entêté,  
Le ridicule avec la probité.  
Il me paraît que ta triste cervelle  
De don Quichotte a suivi le modèle ;  
Très honnête homme, instruit, brave, savant,  
Mais, dans un point, toujours extravagant,  
Garde-toi bien de devenir plus sage ;  
On y perdrait ; ce serait grand dommage :  
L'extravagance a son mérite. Adieu.  
Venez, Darmin.

## Scène VI

Blanford, Darmin.

BLANFORD

Non ; demeurez, morbleu !

J'ai votre honneur à cœur, et j'en enrage.  
Il faut quitter cette fourbe volage,  
De ses filets retirer votre foi,  
La mépriser, ou bien rompre avec moi.

DARMIN

Le choix est triste, et mon cœur vous confesse  
Qu'il aime fort son ami, sa maîtresse.  
Mais se peut-il que votre esprit chagrin  
Juge toujours si mal du cœur humain ?  
Voyez-vous pas qu'une femme hardie  
Tissut le fil de cette perfidie,  
Qu'elle vous trompe, et de son propre affront  
Veut à vos yeux flétrir un autre front ?

BLANFORD

Voyez-vous pas, homme à cervelle creuse,  
Qu'une insensée, et fausse, et scandaleuse,  
Vous a choisi pour être son plastron ;  
Que vous gobez comme un sot l'hameçon ;  
Qu'elle veut voir jusqu'où sa tyrannie  
Peut s'exercer sur votre plat génie ?

DARMIN

Tout plat qu'il est, daignez interroger  
Le seul témoin par qui l'on peut juger.  
J'ai fait venir ici le jeune Adine ;  
Il vous dira le fait.

BLANFORD

Bon, je devine  
Que la friponne aura, par son caquet,

Très bien sifflé son jeune perroquet.  
Qu'il vienne un peu, qu'il vienne me séduire !  
Je ne croirai rien de ce qu'il va dire.  
Je vois de loin, je vois que vous cherchez,  
Avec le jeu de cent ressorts cachés,  
À dénigrer, à perdre ma maîtresse,  
Pour me donner je ne sais quelle nièce,  
Dont vous m'avez tant vanté les attraits ;  
Mais touchez là, j'y renonce à jamais.

DARMIN

Soit ; mais je plains votre excès d'imprudence.  
D'une perfide essayer l'inconstance  
N'est pas, sans doute, un cas bien affligeant,  
Mais c'est un mal de perdre son argent ;  
C'est là le point. Bartolin, ce brave homme,  
A-t-il enfin restitué la somme ?

BLANFORD

Que vous importe ?

DARMIN

Ah ! pardon, je croyais

Qu'il m'importait : j'ai tort, je me trompais.  
Adine vient ; pour moi, je me retire ;  
Par lui du moins tâchez de vous instruire.  
Si c'est de lui que vous vous défiez,  
Vous avez tort plus que vous ne croyez ;  
C'est un cœur noble, et vous pourrez connaître  
Qu'il n'était pas ce qu'il a pu paraître.

## Scène VII

Blanford, Adine.

BLANFORD

Ouais ! les voilà fortement acharnés  
À me vouloir conduire par le nez.  
Oh ! que Dorfise est bien d'une autre espèce !  
Elle se tait, en proie à sa tristesse,  
Sans affecter un air trop empressé,  
Trop confiant, et trop embarrassé ;  
Elle me fuit, elle est dans sa retraite ;  
Et c'est ainsi que l'innocente est laite.  
Or ça, jeune homme, avec sincérité,  
De point en point dites la vérité :  
Vous m'êtes cher, et la belle nature  
Paraît en vous incorruptible et pure ;  
Mes vœux ne vont qu'à vous rendre parfait ;  
N'abusez point de ce penchant secret :  
Si vous m'aimez, songez bien, je vous prie,  
Qu'il s'agit là du bonheur de ma vie.

ADINE

Oui, je vous aime ; oui, oui, je vous promets  
Que je ne veux vous abuser jamais.

BLANFORD

J'en suis charmé. Mais dites-moi, de grâce,  
Ce qui s'est fait, et tout ce qui se passe.

ADINE

D'abord Dorfise...

BLANFORD

Alte-là, mon mignon ;  
C'est sa cousine ; avouez-le-moi.

ADINE

Non.

BLANFORD

Eh bien ! voyons.

ADINE

Dorfise à sa toilette

M'a fait venir par la porte secrète.

BLANFORD

Mais ce n'est pas pour Dorfise.

ADINE

Si fait.

BLANFORD

C'est de la part de madame Burlet.

ADINE

Eh ! non, monsieur, je vous dis que Dorfise  
S'était pour moi de bienveillance éprise.

BLANFORD

Petit fripon !

ADINE

L'excès de ses bontés  
Était tout neuf à mes sens agités.  
Un tel amour n'est pas fait pour me plaire.  
Je ne sentais qu'une juste colère ;  
Je m'indignais, monsieur, avec raison,  
Et de sa flamme et de sa trahison ;  
Et je disais que, si j'étais comme elle,  
Assurément je serais plus fidèle.

BLANFORD

Ah ! le pendard ! comme on a préparé  
De ses discours le poison trop sucré !  
Eh bien ! après ?

ADINE

Eh bien ! son éloquence  
Déjà prenait un peu de véhémence.  
Soudain, monsieur, elle jette un grand cri :  
On heurte, on entre, et c'était son mari.

BLANFORD

Son mari ? bon ! quels sots contes j'écoute !  
C'était ce fou de chevalier, sans doute.

ADINE

Oh ! non ; c'était un véritable époux,  
Car il était bien brutal, bien jaloux ;  
Il menaçait d'assassiner sa femme ;  
Il la nommait fausse, perfide, infâme.  
Il prétendait me tuer aussi, moi,  
Sans que je susse, hélas ! trop bien pourquoi.  
Il m'a fallu conjurer sa furie,  
À deux genoux, de me sauver la vie ;  
J'en tremble encor de peur.

BLANFORD

Eh ! le poltron !

Et ce mari, voyons quel est son nom ?

ADINE

Oh ! je l'ignore.

BLANFORD

Oh ! la bonne imposture !  
Çà, peignez-moi, s'il se peut, sa figure.

ADINE

Mais il me semble, autant que l'a permis  
L'horrible effroi qui troublait mes esprits,  
Que c'est un homme à fort méchante mine,  
Gros, court, basset, nez camard, large échine,



Le dos en voûte, un teint jaune et tanné,  
Un sourcil gris, un œil de vrai damné.

BLANFORD

Le beau portrait ! qui puis-je y reconnaître ?  
Jaune, tanné, gris, gros, court : qui peut-ce être ?  
En vérité, vous vous moquez de moi.

ADINE

Éprouvez donc, monsieur, ma bonne foi :  
Je vous apprends que la même personne  
Ce soir chez elle un rendez-vous me donne.

BLANFORD

Un rendez-vous chez madame Burlot ?

ADINE

Eh ! non : jamais ne serez-vous au fait ?

BLANFORD

Quoi ! chez madame ?...

ADINE

Oui.

BLANFORD

Chez elle ?

ADINE

Oui, vous dis-je.

BLANFORD

Que cette intrigue et m'étonne et m'afflige !  
Un rendez-vous ? Dorfise, vous, ce soir ?

ADINE

Si vous voulez, vous y pourrez me voir,  
Ce même soir, sous un habit de fille,

Qu'elle m'envoie et duquel je m'habille.  
Par l'huis secret je dois être introduit  
Chez cet objet dont l'amour vous séduit,  
Chez cet objet si fidèle et si sage.

BLANFORD

Ceci commence à me remplir de rage ;  
Et j'aperçois d'un ou d'autre côté  
Toute l'horreur de la déloyauté.  
Ne mens-tu point ?

ADINE

Mon âme, mal connue,  
Pour vous, monsieur, se sent trop prévenue  
Pour s'écarter de la sincérité.  
Votre cœur noble aime la vérité ;  
Je l'aime en vous, et je lui suis fidèle.

BLANFORD

Ah ! le flatteur !

ADINE

Doutez-vous de mon zèle ?

BLANFORD

Ouf...

## Scène VIII

Blanford, Adine, le chevalier Mondor.

LE CHEVALIER MONDOR

Allons donc ; peux-tu faire languir  
Nos conviés et l'heure du plaisir ?  
Tu n'eus jamais, dans ta mélancolie,  
Plus de besoin de bonne compagnie.  
Console-toi ; tes affaires vont mal ;  
Tu n'es pas fait pour être mon rival.  
Je t'ai bien dit que j'aurais la victoire ;  
Je l'ai, mon cher, et sans beaucoup de gloire.

BLANFORD

Que penses-tu m'apprendre ?

LE CHEVALIER MONDOR

Oh ! presque rien ;  
Nous épousons ta maîtresse.

BLANFORD

Ah ! fort bien !  
Nous le savions.

LE CHEVALIER MONDOR

Quoi ! tu sais qu'un notaire...

BLANFORD

Oui, je le sais ; il ne m'importe guère.  
Je connais tout le complot.  
Se peut-il Qu'on en ait pu si mal ourdir le fil ?  
*Au petit Adine.*

Ce rendez-vous, quand il serait possible,  
Avec le vôtre est tout incompatible.

Ai-je raison ? parle ; en es-tu frappé ?  
Tu me trompais, ou l'on t'avait trompé.  
Je te crois bon ; ton cœur sans artifice  
Est apprenti dans l'école du vice.  
Un esprit simple, un cœur neuf et trop bon,  
Est un outil dont se sert un fripon.  
N'es-tu venu, cruel, que pour me nuire ?

#### ADINE

Ah ! c'en est trop ; gardez-vous de détruire,  
Par votre humeur et votre vain courroux,  
Cette pitié qui parle encor pour vous.  
C'est elle seule à présent qui m'arrête ;  
N'écoutez rien, faites à votre tête.  
Dans vos chagrins noblement affermi,  
Soupçonnez bien quiconque est votre ami,  
Croyez surtout quiconque vous abuse ;  
Que votre humeur et m'outrage et m'accuse :  
Mais apprenez à respecter un cœur  
Qui n'est pour vous ni trompé ni trompeur.

#### LE CHEVALIER MONDOR

En tiens-tu, là ? le dépit te suffoque ;  
Jusqu'aux enfants, chacun de toi se moque.  
Deviens plus sage ; il faut tout oublier  
Dans le vin grec où je vais te noyer.  
Viens, bel enfant !

## Scène IX

Blanford, Adine.

BLANFORD

Demeure encore, Adine :

Tu m'as ému, ta douleur me chagrine.  
Je sais que j'ai souvent un peu d'humeur ;  
Mais tu connais tout le fond de mon cœur.  
Il est né juste, il n'est que trop sensible.  
Tu vois quel est mon embarras horrible.  
Aurais-tu bien le plaisir malfaisant  
De t'égayer à croître mon tourment ?  
Parle-moi vrai, mon fils, je t'en conjure.

ADINE

Vous êtes bon, mon âme est aussi pure.  
Je n'ai jamais connu jusqu'à présent,  
Je l'avouerai, qu'un seul déguisement ;  
Mais si mon cœur en un point se déguise,  
Je ne mens pas sur vous et sur Dorfise ;  
Je plains l'amour qui sur vos yeux distraits  
Mit dès longtemps un bandeau trop épais ;  
Et je sens bien que l'amour peut séduire.  
Sur tout ceci tâchez de vous instruire ;  
C'est l'amour seul qui doit tout réparer ;  
Il vous aveugle, il doit vous éclairer.

*Elle sort*

BLANFORD

Que veut-il dire ? et quel est ce mystère ?  
Il faut, dit-il, que l'amour seul m'éclaire ;  
Il se déguise... il ne ment point !... Ma foi,  
C'est un complot pour se moquer de moi.  
Le chevalier, Darmin, et la cousine,

Et Bartolin, et le petit Adine,  
Dorfise enfin, et Colette, et mon cœur,  
Le monde entier redouble mon humeur.  
Monde maudit, qu'à bon droit je méprise,  
Ramas confus de fourbe et de sottise,  
S'il faut opter, si, dans ce tourbillon,  
Il faut choisir d'être dupe ou fripon,  
Mon choix est fait, je bénis mon partage :  
Ciel, rends-moi dupe, et rends-moi juste et sage.

# Acte cinquième

## Scène I

BLANFORD

Que devenir ? où sera mon asile ?  
Tous les chagrins m'arrivent à la file.  
Je vais sur mer, un pirate maudit  
Livre combat, et mon vaisseau périt :  
Je viens sur terre ; on me dit qu'une ingrate,  
Que j'adorais, est cent fois plus pirate :  
Une cassette est mon unique espoir,  
Un Bartolin doit la rendre ce soir ;  
Ce Bartolin promet, remet, diffère :  
Serait-ce encore un troisième corsaire ?  
J'attends Adine afin de savoir tout ;  
Il ne vient point. Chacun me pousse à bout ;  
Chacun me fuit : voilà le fruit peut-être  
De cette humeur dont je ne fus pas maître,  
Qui me rendait difficile en amis,  
Et confiant pour mes seuls ennemis.  
S'il est ainsi, j'ai bien tort, je l'avoue ;  
Bien justement la fortune me joue :  
À quoi me sert ma triste probité  
Qu'à mieux sentir que j'ai tout mérité ?  
Quoi ! cet enfant ne vient point !

## Scène II

Blanford ; madame Burlet, passant sur le théâtre.

BLANFORD, l'arrêtant.

Ah ! madame,

Daignez câliner l'orage de mon âme ;  
Un mot, de grâce, un moment de loisir.  
Où courez-vous ?

MADAME BURLET

Souper, me réjouir ;  
Je suis pressée.

BLANFORD

Ah ! j'ai dû vous déplaire ;  
Mais oubliez votre juste colère ;  
Pardonnez.

MADAME BURLET, en riant.

Bon ! loin de me courroucer,  
J'ai pardonné déjà, sans y penser.

BLANFORD

Elle est trop bonne.  
Eh bien ! qu'à ma tristesse  
Votre humeur gaie un moment s'intéresse !

MADAME BURLET

Va, j'ai gaîment pour toi de l'amitié,  
Beaucoup d'estime, et beaucoup de pitié.

BLANFORD

Vous plaindriez le destin qui m'outrage !

MADAME BURLET

Ton destin, oui ; ton humeur, davantage !



BLANFORD

Vous êtes vraie, au moins ; la bonne foi,  
Vous le savez, a des charmes pour moi.  
Parlez ; Darmin n'aurait-il qu'un faux zèle ?  
Me trompe-t-il ? Est-il ami fidèle ?

MADAME BURLET

Tiens, Darmin t'aime, et Darmin dans son cœur  
A tes vertus avec plus de douceur.

BLANFORD

Et Bartolin ?

MADAME BURLET

Tu veux que je réponde  
De Bartolin, du cœur de tout le monde ?  
Il est, je pense, un honnête caissier.  
Pourquoi de lui veux-tu te défier ?  
C'est ton ami, c'est l'ami de Dorfise.

BLANFORD

Dorfise ! mais parlez avec franchise ;  
Se pourrait-il que Dorfise en un jour  
Pour un enfant eût trahi tant d'amour ?  
Et que veut dire encore en cette affaire  
Ce chevalier qui parle de notaire ?  
Le bruit public est qu'il va l'épouser.

MADAME BURLET

Les bruits publics doivent se mépriser.

BLANFORD

Je sors encore à l'instant de chez elle ;  
Elle m'a fait serment d'être fidèle ;  
Elle a pleuré... l'amour et la douleur  
Sont dans ses yeux ; démentent-ils son cœur ?  
Est-elle fausse ? et notre jeune Adine...  
Quoi ! vous riez ?

MADAME BURLET

Oui, je ris de ta mine ;

Rassure-toi. Va, pour cet enfant-là  
Crois que jamais on ne te quittera ;  
Sois-en très sûr, la chose est impossible.

BLANFORD

Ah ! vous calmez mon âme trop sensible ;  
Le chevalier n'en trouble point la paix ;  
Dorfise m'aime, et je l'aime à jamais.

MADAME BURLET

À jamais ! c'est beaucoup.

BLANFORD

Mais si l'on m'aime,

Adine est donc d'une impudence extrême ;  
Il calomnie ; et le petit fripon  
A donc le cœur le plus gâté ?

MADAME BURLET

Lui ? non.

Il a le cœur charmant ; et la nature  
A mis dans lui la candeur la plus pure ;  
Compte sur lui.

BLANFORD

Quels discours sont-ce là ?

Vous vous moquez.

MADAME BURLET

Je dis vrai.

BLANFORD

Me voilà

Plus enfoncé dans mon incertitude :

Vous vous jouez de mon inquiétude ;  
Vous vous plaisez à déchirer mon cœur.  
Dorfise ou lui m'outrage avec noirceur ;  
Convendez-en : l'un des deux est un traître ;  
Répondez donc.

MADAME BURLET, *en riant*.

Cela pourrait bien être.

BLANFORD

S'il est ainsi, vous voyez quels éclats...

MADAME BURLET

Oh ! mais aussi cela peut n'être pas ;  
Je n'accuse personne.

BLANFORD

Hom ! que j'enrage !

MADAME BURLET

N'enrage point ; sois moins triste, et plus sage.  
Tiens, veux-tu prendre un parti qui soit sûr ?

BLANFORD

Oui.

MADAME BURLET

Laisse là tout ce complot obscur ;  
Point d'examen, point de tracasserie ;  
Tourne avec moi tout en plaisanterie ;  
Prends ton argent chez monsieur Bartolin ;  
Vis avec nous uniment, sans chagrin ;  
N'approfondis jamais rien dans la vie,  
Et glisse-moi sur la superficie ;  
Connais le monde, et sais le tolérer :  
Pour en jouir, il le faut effleurer.  
Tu me traitais de cervelle légère ;

Mais souviens-toi que la solide affaire,  
La seule ici qu'on doive approfondir,  
C'est d'être heureux, et d'avoir du plaisir.

## Scène III

BLANFORD

Être heureux ! moi ! le conseil est utile ;  
Dirait-on pas que la chose est facile ?  
Ce n'est qu'un rien, et l'on n'a qu'à vouloir.  
Ah ! si la chose était en mon pouvoir !  
Et pourquoi non ? dans quelle gêne extrême  
Je me suis mis pour m'outrager moi-même  
Quoi ! cet enfant, Darmin, le chevalier,  
Par leurs discours auront pu m'effrayer ?  
Non, non ; suivons le conseil que me donne  
Cette cousine ; elle est folle, mais bonne ;  
Elle a rendu gloire à la vérité.  
Dorfise m'aime : on est en sûreté.  
Je ne veux plus rien voir ni rien entendre.  
Par cet Adine on voulait me surprendre  
Pour m'éblouir et pour me gouverner :  
Dans ces filets je ne veux point donner.  
Darmin toujours est coiffé de sa nièce :  
Que je la hais ! mais quelle étrange espèce...

*Adine paraît dans le fond du théâtre.*

Le voici donc ce malheureux enfant,  
Qui cause ici tant de déchaînement !  
On le prendrait, je crois, pour une fille ;  
Sous ces habits que sa mine est gentille !  
Jamais, ma foi, je ne m'étais douté  
Qu'il pût avoir cette fleur de beauté !  
Il n'a point l'air gêné dans sa parure,  
Et son visage est fait pour sa coiffure.

## Scène IV

Blanford ; Adine, en habit de fille.

ADINE

Eh bien ! monsieur, je suis tout ajusté,  
Et vous saurez bientôt la vérité.

BLANFORD

Je ne veux plus rien savoir, de ma vie ;  
C'en est assez. Laissez-moi, je vous prie :  
J'ai depuis peu changé de sentiment :  
Je n'aime point tout ce déguisement.  
Ne vous mêlez jamais de cette affaire,  
Et reprenez votre habit ordinaire.

ADINE

Qu'entends-je, hélas ! je m'aperçois enfin  
Que je ne puis changer votre destin  
Ni votre cœur ; votre âme inaltérable  
Ne connaît point la douleur qui m'accable ;  
Vous en saurez les funestes effets :  
Je me retire.  
Adieu donc pour jamais.

BLANFORD

Mais quels accents ! d'où viennent tes alarmes ?  
Il est outré ; je vois couler ses larmes.  
Que prétend-il ? Parlez ; quel intérêt  
Avez-vous donc à ce qui me déplaît ?

ADINE

Mon intérêt, monsieur, était le vôtre ;  
Jusqu'à présent je n'en connus point d'autre :  
Je vois quel est tout l'excès de mon tort.  
Pour vous servir je faisais un effort ;  
Mais ce n'est pas le premier.

BLANFORD

L'innocence

De son maintien, sa modeste assurance,  
Son ton, sa voix, son ingénuité,  
Me font pencher presque de son côté.  
Mais cependant, tu vois, l'heure se passe  
Où ce projet plein de fourbe et d'audace  
Devait, dis-tu, sous mes yeux s'accomplir.

ADINE

Aussi j'entends une porte s'ouvrir.  
Voici l'endroit, voici le moment même  
Où vous auriez pu savoir qui vous aime.

BLANFORD

Est-il possible ? est-il vrai ? juste Dieu !

ADINE, *finement*.

Il me paraît très possible.

BLANFORD

En ce lieu

Demeurez donc.  
Quoi ! tant de fourberie !  
Dorfise ! non...

ADINE

Taisez-vous, je vous prie.  
Paix ! attendez : j'entends un peu de bruit ;  
On vient vers nous ; j'ai peur, car il fait nuit.

BLANFORD

N'ayez point peur.

ADINE

Gardez donc le silence :  
Voici quelqu'un sûrement qui s'avance.

## Scène V

Le théâtre représente une nuit.  
ADINE, BLANFORD, d'un  
côté ; Dorfise, de l'autre, à tâtons.

DORFISE

J'entends, je crois, la voix de mon amant.  
Qu'il est exact ! Ah ! quel enfant charmant !

ADINE

Chut !

DORFISE

Chut ! c'est vous ?

ADINE

Oui, c'est moi dont le zèle  
Pour ce que j'aime est à jamais fidèle ;  
C'est moi qui veux lui prouver en ce jour  
Qu'il me devait un plus tendre retour.

DORFISE

Ah ! je ne puis en donner un plus tendre ;  
Pardonnez-moi si je vous fais attendre ;  
Mais Bartolin, que je n'attendais pas,  
Dans le logis se promène à grands pas.  
Il semble encor que quelque jalousie,  
Malgré mes soins, trouble sa fantaisie.

ADINE

Peut-être il craint de voir ici Blanford ;  
C'est un rival bien dangereux.

DORFISE

Hélas ! mon fils, je me vois bien à plaindre.

D'accord.



Tout à la fois il me faut ici craindre  
Monsieur Blanford et mon maudit mari.  
Lequel des deux est de moi plus haï ?  
Mon cœur l'ignore ; et, dans mon trouble extrême,  
Je ne sais rien, sinon que je vous aime.

ADINE

Vous haïssez Blanford, là, tout de bon ?

DORFISE

La crainte enfin produit l'aversion.

ADINE, *finement*.

Et l'autre époux ?

DORFISE

À lui rien ne m'engage.

BLANFORD

Que je voudrais...

ADINE, *bas, allant vers lui*.

Paix donc.

DORFISE

En femme sage

J'ai consulté sur le contrat dressé ;  
Il est cassable : ah ! qu'il sera cassé !  
Qu'un autre hymen flatte mon espérance !

ADINE

Quoi ! m'épouser ?

DORFISE

Je veux qu'avec prudence  
Secrètement nous partions tous les deux,  
Pour éviter un éclat scandaleux ;  
Et que bientôt, quand d'ici je m'éloigne,

Un lien sûr et bien serré nous joigne,  
Un nœud sacré, durable autant que doux.

ADINE

Durable ! allons. Mais de quoi vivrons-nous ?

DORFISE

Vous me charmez par cette prévoyance ;  
Ce qui me plaît en vous, c'est la prudence.  
Apprenez donc que ce guerrier Blanford,  
Héros en mer, en affaire un butor,  
Quand de Marseille il quitta les pénates  
Pour attaquer de Maroc les pirates,  
M'a mis en main très cordialement  
Son cœur, sa foi, ses bijoux, son argent :  
Comme je suis non moins neuve en affaire,  
L'autre mari s'en fit dépositaire :  
Je vais reprendre et les bijoux et l'or ;  
Nous en allons aider monsieur Blanford :  
C'est un bonhomme, il est juste qu'il vive ;  
Partageons vite, et gardons qu'on nous suive.

ADINE

Et que dira le monde ?

DORFISE

Ah ! ses éclats

M'ont fait trembler lorsque je n'aimais pas :  
Je l'ai trop craint ; à présent je le brave ;  
C'est de vous seul que je veux être esclave.

ADINE

Hélas ! de moi ?

DORFISE

Je m'en vais sourdement

Chercher ce coffre à tous deux important.  
Attends ici ; je revoie sur l'heure.

## Scène VI

Blanford, Adine.

ADINE

Qu'en dites-vous ? eh bien ! là ?

BLANFORD

Que je meure

S'il fut jamais un tour plus déloyal,  
Plus enragé, plus noir, plus infernal !  
Et cependant, admirez, jeune Adine,  
Comme à jamais dans nos âmes domine  
Ce vif instinct, ce cri de la vertu,  
Qui parle encor dans un cœur corrompu.

ADINE

Comment ?

BLANFORD

Tu vois que la perfide n'ose  
Me voler tout, et me rend quelque chose.

ADINE, *avec un ton ironique.*

Oui, vous devez bien l'en remercier.  
N'avez-vous pas encore à confier  
Quelque cassette à cette honnête prude ?

BLANFORD

Ah ! prends pitié d'une peine si rude ;  
Ne tourne point le poignard dans mon cœur.

ADINE

Je ne voulais que le guérir, monsieur.  
Mais à vos yeux est-elle encor jolie ?

BLANFORD

Ah ! qu'elle est laide, après sa perfidie !

ADINE

Si tout ceci peut pour vous prospérer,  
De ses filets si je puis vous tirer,  
Puis-je espérer qu'en détestant ses vices  
Votre vertu chérira mes services ?

BLANFORD

Aimable enfant, soyez sûr que mon cœur  
Croit voir son fils et son libérateur ;  
Je vous admire, et le ciel qui m'éclaire  
Semble m'offrir mon ange tutélaire.  
Ah ! de mon bien la moitié, pour le moins,  
N'est qu'un vil prix au-dessous de vos soins.

ADINE

Vous ne pouvez à présent trop entendre  
Quel est le prix auquel je dois prétendre ;  
Mais votre cœur pourra-t-il refuser  
Ce que Darmin viendra vous proposer ?

BLANFORD

Ce que j'entends semble éclairer mon âme  
Et la percer avec des traits de flamme.  
Ah ! de quel nom dois-je vous appeler ?  
Quoi ! votre sort ainsi s'est pu voiler ?  
Quoi ! j'aurais pu toujours vous méconnaître ?  
Et vous seriez ce que vous semblez être ?

ADINE, *en riant.*

Qui que je sois, de grâce, taisez-vous :  
J'entends Dorfise ; elle revient à nous.

DORFISE, *revenant avec la cassette.*

J'ai la cassette. Enfin l'amour propice,  
A secondé mon petit artifice.  
Tiens, mon enfant, prends vite, et détalons. Tiens-tu  
bien ?

BLANFORD, à la place d'Adine  
qui lui donne la cassette.

Oui.

DORFISE

Le temps nous presse ; allons.

## Scène VII

Blanford, Dorfise, Adine, Bartolin, l'épée à la main, dans l'obscurité, courant à Adine.

BARTOLIN

Ah ! c'en est trop, arrête, arrête, infâme !  
C'est bien assez de m'enlever ma femme ;  
Mais pour l'argent !

ADINE, à Blanford.

Eh ! monsieur, je me meurs.

BLANFORD, en se battant d'une main,  
et remettant la cassette à Adine de l'autre.

Tiens la cassette.

## Scène VIII

Blanford, Dorfise, Adine, Bartolin, Darmin,  
madame Burlet, Colette, le chevalier Mondor, une  
serviette et une bouteille à la main ; des flambeaux.

MADAME BURLET

Ah ! ah ! quelles clameurs !  
Dieu me pardonne ! on se bat.

LE CHEVALIER MONDOR

Gare ! gare !  
Voyons un peu d'où vient ce tintamarre.

ADINE, à Blanford.

Hélas ! monsieur, seriez-vous point blessé ?

DORFISE, tout étonnée.

Ah !

MADAME BURLET

Qu'est-ce donc, qu'est-ce qui s'est passé ?

BLANFORD, à Bartolin, qu'il a désarmé.

Rien : c'est monsieur, homme à vertu parfaite,  
Bon trésorier, grand gardeur de cassette,  
Qui me prenait, sans me manquer en rien,  
Tout doucement ma maîtresse et mon bien.  
Grâce aux vertus de cet enfant aimable,  
J'ai découvert ce complot détestable ;  
Il a remis ma cassette en mes mains.

À Bartolin.

Va, je te laisse à tes mauvais destins ;  
Pour dire plus, je te laisse à madame.  
Mes chers amis, j'ai démasqué leur âme ;  
Et ce coquin...

BARTOLIN, s'en allant.

Adieu.

LE CHEVALIER MONDOR

Mon rendez-vous,

Que devient-il ?

BLANFORD

On se moquait de vous.

LE CHEVALIER MONDOR, à Blanford.

De vous aussi, m'est avis ?

BLANFORD

De moi-même.

J'en suis encor dans un dépit extrême.

LE CHEVALIER MONDOR

On te trompait comme un sot.

BLANFORD

Que d'horreur !

Ô pruderie ! ô comble de noirceur !

LE CHEVALIER MONDOR

Eh ! laisse là toute la pruderie,  
Et femme, et tout ; viens boire, je te prie ;  
Je traite ainsi tous les malheurs que j'ai :  
Qui boit toujours n'est jamais affligé.

MADAME BURLET

Je suis fâchée, entre nous, que Dorfise  
Ait pu commettre une telle sottise.  
Cela pourra d'abord faire jaser ;  
Mais tout s'apaise, et tout doit s'apaiser.

DARMIN, à Blanford.

Sortez enfin de votre inquiétude,  
Et pour jamais gardez-vous d'une prude.



Savez-vous bien, mon ami, quel enfant  
Vous a rendu votre honneur, votre argent,  
Vous a tiré du fond du précipice  
Où vous plongeait votre aveugle caprice ?

BLANFORD, *regardant Adine.*

Mais...

DARMIN

C'est ma nièce.

BLANFORD

Ô ciel !

DARMIN

C'est cet objet

Qu'en vain mon zèle à vos vœux proposait,  
Quand mon ami, trompé par l'infidèle,  
Méprisait tout, haïssait tout pour elle.

BLANFORD

Quoi ! j'outrageais par d'indignes refus  
Tant de beautés, de grâces, de vertus !

ADINE

Vous n'en auriez jamais eu connaissance,  
Si ces hasards, mes bontés, ma constance,  
N'avaient levé les voiles odieux  
Dont une ingrate avait couvert vos yeux.

DARMIN

Vous devez tout à son amour extrême,  
Votre fortune, et votre raison même.  
Répondez donc : que doit-elle espérer ?  
Que voulez-vous en un mot ?

BLANFORD, *en se jetant à ses genoux.*

L'adorer.

## LE CHEVALIER MONDOR

Ce changement est doux autant qu'étrange.  
Allons, l'enfant, nous gagnons tous au change.

LIGARAN 

# Papivore ou numérivore ?

Ligaran vous propose  
plusieurs formes d'éditions :

- Papier grands caractères
- Numérique gratuite
- Numérique à petit prix

**Retrouvez  
notre catalogue  
en cliquant [ici](#).**